Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

deux filles spectres

Lemercier, Népomucène

Paris, 1827

urn:nbn:de:hbz:5:1-20212

Visual Library

Fc
412
33

Fc412/33

F+C412/033

LES DEUX
FILLES SPECTRES,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

IMPRIMERIE DE H. BALZAC,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

LES DEUX
FILLES SPECTRES,

Mélodrame en trois Actes et en Prose,

PAR

M. NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER

De l'Académie Française.

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DE LA PORTE S.-MARTIN, LE 8 NOVEMBRE 1827.

MUSIQUE ARRANGÉE

PAR M. CHANTAGNE.

K. U. UNIVERS.-BIBLIOTHEK BONN



Paris.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

RUE SAINT-HONORÉ, N. 210.

1827.

1852.9.24

Personnages.

M. D'ORLANGE, Tuteur de Séraphine d'Elmance.	M. Meynier.
EUGÈNE D'ORLANGE, son Fils.	M. Serres.
EMMA D'ORLANGE, sa Fille.	Mlle Zélie Paul.
SÉRAPHINE D'ELMANCE, sa Nièce et sa Pupille.	Mlle Jonas.
La Duchesse DE FRANCHEVILLE.	Mme Alan Dorval.
Le Comte D'HERTÉ, Neveu de la Duchesse.	M. Jemma.
JACQUES PIERREFEU, Garde-chasse.	M. Gobert.
JULIEN, ancien Domestique de la maison d'Orlange.	M. Pierson.
Laquais, Servantes, Villageois et Villageoises.	

L'action se passe en Poitou, sur les bords de la Vienne, dans un château, près de Civray.

LES DEUX

FILLES SPECTRES,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE I.

Le Théâtre représente le vestibule extérieur du rez-de-chaussée d'un château ; ses arcades laissent apercevoir les grilles et allées ombragées d'un parc sur l'un des côtés duquel on voit dans l'enfoncement la face latérale d'une muraille attenante à un donjon éloigné, et le portail d'une petite chapelle gothique.

SCÈNE I.

EMMA, JULIEN *en veste de service, et tenant un balais de crin et un plumeau.*

EMMA.

D'où sors-tu, Julien ? que viens-tu donc de faire ? Tu as l'air bien abattu, bien fatigué....

JULIEN.

Fatigué ? non ; mais effrayé....

EMMA.

Ah ! tes lubies ordinaires ?...

JULIEN.

Ne plaisantez pas, mam'selle Emma; j'ai ouvert, nettoyé, rangé le vieil appartement, là bas, dont M. le marquis votre père m'a remis la clef, et que personne n'habita depuis si long-temps. Ce n'est pas, je crois, manquer de courage.

EMMA.

Tu m'étonnes, vraiment, d'avoir osé même y entrer, toi, qui crains tous les lieux obscurs, et qui t'épouvantes parfois de ton ombre.

JULIEN.

Dites de l'ombre des autres, et surtout des gens qui ne sont plus.

EMMA, *riant.*

Te voilà retombé dans tes visions !

JULIEN.

Vous vous moquez de moi ! Mais, tenez, ce que ma mère, ma grand'mère et leurs arrières grand'mères, nous ont conté de père en fils, sur les esprits et les revenans, mérite plus de foi que ce qu'aujourd'hui chantent, sauf respect, de petites incrédules très-malignes. Je ne m'avisais pas d'imaginer, comme vous, que les jeunes doivent en remontrer aux anciens, qui leur répétaient sans cesse : « Tout ce qu'on ne peut s'expliquer, mes enfans, il faut le croire. »

EMMA.

Ainsi, tu crois aux lutins, sur parole?

JULIEN.

Oui, comme si j'en avais vu de mes yeux. Par exemple....

EMMA.

Ah ! finis tes contes de vieilles femmes.

JULIEN.

Tant qu'il vous plaira; les vieilles femmes savent mieux ce qu'elles disent que les petites demoiselles, qui n'ont pas leur expérience sur ce qui revient et sur ce qui ne revient pas. Quant à moi, j'ai senti que j'avais presque le diable au corps lorsque j'ai mis le pied dans le pavillon.

EMMA.

Poltron !

JULIEN.

Poltron, moi? Je me suis élancé vers les croisées, j'ai reployé les volets, j'ai répandu la clarté partout, certain que les fantômes de la nuit fuyent le grand soleil ; j'ai battu les tapisseries, les meubles, secoué les rideaux, dressé le lit, et frotté le parquet au milieu d'un tourbillon de poussière. Si vous eussiez vu de quel train je menais l'ouvrage, vous m'auriez pris moi-même pour un démoniaque. N'importe! j'opine que M. le marquis d'Orlanges, mon maître, a tort de loger mam'selle Séraphine d'Elmance, votre cousine, dans un voisinage de sépulcre, et qu'il lui arrivera malheur si elle y couche.

EMMA.

Va, va, ma cousine ni moi nous ne sommes des visionnaires de ton espèce. Elle ne s'imaginera pas, durant deux ou trois nuits qu'elle y dormira tranquillement, que des farfadets viennent lui tirer les pieds, ou lui souffler des sorts. C'est bon pour vous autres paysans de vous figurer ces extravagances-là.

JULIEN.

Dame ! c'est notre ancienne éducation, à nous ; la

vôtre qui vous forme au raisonnement sur toutes choses, révérence parler, a aussi ses bêtises d'un nouveau genre. Le beau monde ne tourne pas trop bien, ce me semble.

EMMA.

D'ailleurs, que veux-tu ? Cet appartement est le seul logeable à présent : les autres sont à demi meublés. Celui que Séraphine occupe à côté du mien semble à mon père être le plus commode de tous ceux qu'il puisse offrir à la duchesse de Francheville, qu'on attend de jour en jour à notre château. On a dû lui réserver celui de ma cousine pour le temps de sa résidence parmi nous ; et c'est ce qu'a résolu mon père.

JULIEN.

Tant pis; car, si j'ose vous le dire, mam'selle, votre père n'est pas trop raisonnable depuis qu'il s'est retiré dans cette propriété, et surtout depuis la maladie quasi mortelle qu'il a faite il y a six mois. Voilà déjà très long-temps qu'il semble rouler de noires idées dans sa tête. Tantôt il prononce des paroles inintelligibles et tombe en défaillance ; tantôt il entre en des fureurs qui nous glacent le sang. On croirait qu'en lui l'esprit n'est pas moins dérangé que le corps; et lui-même, qui a la manie de se promener souvent derrière la chapelle, n'en revient jamais qu'avec la figure toute renversée....

EMMA.

Chut ! voici ma cousine.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SÉRAPHINE, *paysans, paysannes.*

SÉRAPHINE.

Oui, mes amis, j'attends l'arrivée d'une digne et hono-

rable dame, la duchesse de Francheville, amie et protectrice de ma jeunesse. Dès qu'elle descendra au château, trouvez-vous sur sa route, et faites-lui fête à son passage. C'est une personne dont les exemples m'ont appris à être bienfaisante.

JULIEN.

Notre jeune maîtresse a bien profité de ses leçons, n'est-ce pas?

EMMA.

Bonjour, Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, chère Emma. Eh bien! petite Suzon, as-tu retenu les couplets que nous t'avons appris à chanter?

EMMA.

Oui, ma cousine, je les lui ai répétés en l'accompagnant de la harpe. Elle les chante mieux que moi-même.

JULIEN.

Ce sera donc le second rossignol du pays.

SÉRAPHINE, *à la paysanne.*

En récompense, ma Suzette, je te donne cette petite croix d'or. *(Elle lui met son collier au col). (A un petit garçon).* Pierre, tes études vont-elles bien à ton école?

JULIEN.

Son oncle l'a retiré, faute d'argent pour le prix des classes.

SÉRAPHINE.

Promets-lui que je le lui ferai payer chaque mois.

JULIEN.

La vieille Claudine retourne gaillardement à la bourrée, grâce à votre aide ; mais, par occasion, défendez à ces petits gas-là de couper du bois dans le taillis de votre héritage.

SÉRAPHINE.

Ah ! leur mère n'a plus de ferme, et les hivers sont si rudes pour les pauvres !

EMMA, *lui sautant au cou.*

Tiens, embrasse-moi, tendre cousine ! ta bonté fera pleuvoir sur nous les bénédictions. Ça, mes bons amis, après les chansons et les cortéges en honneur de M^me^. de Francheville, nous danserons : j'ouvrirai la première le bal champêtre sur le gazon du parc, et vive la joie ! au revoir ! Julien, reconduis-les en passant par l'office; n'épargne pas le vin aux garçons du village, ni les gâteaux aux filles de nos fermiers. *(Les villageois s'éloignent en saluant.)*

JULIEN *se retirant.*

(A Emma.) Mam'selle, avertissez votre cousine de ne pas se jucher dans cette vilaine chambre.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EMMA.

SÉRAPHINE.

Que te disait Julien à l'oreille ?

EMMA.

Ah ! ces chimères d'esprits malins qui lui tournent la tête.

SÉRAPHINE.

Sa cervelle est frappée de ces contes fantastiques dont on a bercé son enfance autant que la nôtre, peut-être aussi peu raisonnable, le fut des récits de voleurs et d'assassins, dont on exagère les cruautés dans les veillées du château. Ces gens-là ne sont-ils pas moins malheureux d'attribuer le mal qui se fait dans le monde à des êtres imaginaires, que nous le sommes de craindre les mauvais coups portés dans l'ombre par la perversité de nos ennemis?

EMMA.

Tu te plonges-là dans une bien triste réflexion! Julien m'égayait, et tu me consternes : fi donc; est-ce qu'il faut vivre si mélancolique? Prends mon caractère enjoué; presque rien ne m'afflige, moi, j'ai le bonheur de ne pas méditer et de ne penser guères : aussi, je vois tout du côté plaisant, et je me divertis de la moindre chose.

SÉRAPHINE.

Ta situation diffère de la mienne : tu as un père qui t'aime; et moi, orpheline, je n'ai qu'un oncle qui me traite en tuteur injuste et sévère, qui me haît peut-être!

EMMA.

Il ne te haît pas, je t'assure. Le désir qu'il a de te nommer sa fille et ma sœur, en obtenant que tu consentes à épouser mon frère, est-ce une marque de haine, dis-moi?

SÉRAPHINE.

Il se pourrait que c'en fût une d'intérêt. Pardon, bonne amie!....

EMMA.

D'intérêt?... Comment?....

SÉRAPHINE.

Ton père, de qui je suis devenue la pupille, put former le projet de confondre et de réunir mes biens avec ceux de sa propre famille..... Je ne le blâme pas d'avoir conçu l'espérance d'agrandir honorablement nos maisons par cette alliance que resserrerait la parenté, moyen qui lui semble très-légitime....; mais la dureté qu'il montre à me sacrifier à ce dessein, mais les rigueurs dont il m'accable pour maîtriser mes penchans, ne témoignent pas qu'il ait pour moi quelque tendresse..... Excuse-moi, cousine, il m'est permis de le voir d'un œil de soupçon, puisqu'il me désole par sa rudesse.

EMMA.

Écoute, écoute-moi à ton tour, bonne amie! tu te trompes sur les affections de mon père.... ton langage ne m'offense pas; nous nous aimons trop pour nous piquer jamais l'une ou l'autre..... n'est-ce pas vrai?

SÉRAPHINE.

Bien vrai. Je tiens moins à l'existence qu'à notre attachement sincère.

EMMA.

Eh bien! tu ne te méprendras pas sur mon intention, si je contrarie tes vues en parlant de celles de mon père. Il m'avait chargée de te prier, pour nous et pour toi-même, de consentir à devenir ma sœur; entends-tu? Je ne savais trop par où commencer mes instances, je n'osais en articuler les premiers mots, de peur de te chagriner.... J'obéis à son ordre, en te pressant d'accorder ta main à mon frère; il t'adore au fond du cœur: j'avoue qu'il est meilleur garçon qu'aimable homme; mais simple et droit, mais passionné du désir de te plaire, ton nom est toujours dans sa bouche. Il soupire si fort pendant ton absence, que parfois je lui ris au nez jusqu'à

le rendre furibond. Je gage, vois-tu, qu'il oublierait pour toi sa chasse, ses chevaux, sa meute, et c'est cependant ce qu'après toi il préfère à tout au monde ! La peinture que je te trace de son amour n'est pas bien brillante, mais elle est la vérité même. Ce dévouement de son ame ne te suffit-il pas ? Je vais donc, après avoir plaidé sa cause, plaider pour la mienne; oui, pour moi, ma chère cousine ! oui, je voudrais que nous devinssions deux sœurs, afin de ne plus risquer d'être séparées par des maris, quand nous en aurons; afin de vivre toujours ensemble; car il y a des instans où je crois sentir que je mourrais de chagrin s'il fallait que nous nous perdissions de vue... Tiens, ne me reproche plus d'être rieuse, cette idée me fait pleurer comme une enfant.... Je n'ai de ma vie prononcé tant de paroles de suite, et tu es bien obstinée, bien méchante, si tu ne te rends pas.

SÉRAPHINE.

Que ta bonté me touche ! et que je voudrais te céder ! Mais le puis-je? Souviens-toi de l'engagement sacré que la volonté de mon père m'a fait contracter en mourant. Réponds-moi ? si le tien, à son dernier soupir, te liait à un jeune homme que ton choix secret eût distingué d'avance, mes prières, mes larmes même, te feraient-elles rompre un tel nœud? Voudrais-tu le désespérer, en te désespérant toi-même ? Tu n'as encore éprouvé que la puissance de notre amitié; tu ignores la force insurmontable d'un amour autorisé par la voix paternelle et fondé sur une haute estime.

EMMA, *avec un peu d'ironie.*

Tu chéris donc bien ton beau comte d'Herté, cet élégant neveu de madame de Francheville !

SÉRAPHINE.

Te courroucerais-je en te jurant que je ne lui survivrais pas !

EMMA.

En ce cas, son héroïsme n'a pas hésité à t'exposer beaucoup en passant les mers pour guerroyer dans l'Amérique.

SÉRAPHINE.

L'ordre du roi et l'honneur l'y appelaient. Grâce au ciel, la paix, qui l'enlève à mille dangers, le renvoie me redemander de lui tenir ma promesse et d'être sa femme. A ma place, le trahirais-tu ?

EMMA.

En mémoire de mon père, non... sans cela...

SÉRAPHINE.

Sans cela, tu le trahirais ?

EMMA.

Moi, que sais-je ?... Pour moi, je changerais aisément, ce me semble... Un futur ou un autre, n'est-ce pas de même ?

SÉRAPHINE.

Quoi ! tu le trahirais ?

EMMA.

Tu me confonds... Je ne sais plus que te répondre... J'enrage. Quel malheur que tu n'aies pas connu mon frère avant lui ! du moins nous serions sœurs, et rien ne t'aurait fait changer de parti.

SÉRAPHINE.

Enfin, je t'ai découvert le fond de mon âme, chère Emma ! tu n'insisteras plus ?

EMMA.

Ne doute pas que mon père ne soit furieux quand il apprendra que je n'ai pu vaincre ta résolution. Il empêchera ton mariage, m'a-t-il dit, tant que les droits de sa tutelle l'autoriseront à te surveiller et à te gouverner.

SÉRAPHINE.

Je l'entends... Instruis-le toi-même... Sa seule approche, son regard me font tressaillir... Excuse, du mieux que tu le pourras, ma retraite involontaire... Je te laisse, et m'enfuis au plus vite.

SCÈNE IV.

M. D'ORLANGE, EMMA.

M. D'ORLANGE, *apercevant Séraphine qui se retire.*

Sa prompte évasion à mon aspect vous dispense, ma fille, de m'annoncer que son opiniâtreté repousse tous nos désirs.

EMMA.

Vous l'épouvantez si souvent, mon père, que, sans vous haïr, elle évite votre présence... Vraiment, depuis votre fatale maladie, votre humeur est changée : tout vous irrite... Vous êtes trop dur envers elle.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas dur, mais sévère à l'égard d'une sotte qui me désole; d'ailleurs, toi, plus douce et si caressante, n'as-tu pas échoué contre sa roideur?

EMMA.

Pauvre cousine! elle a pleuré de me chagriner par ses refus.

M. D'ORLANGE.

Oh ! ces belles demoiselles pleurent toutes pour voiler leur désobéissance ou leurs intrigues, et se les faire pardonner... Tu n'espères en rien obtenir ? Ne sois pas dupe de sa feinte douceur.

EMMA.

Hélas ! son père, au lit de mort, lui a commandé d'épouser le neveu de madame de Francheville. C'est un devoir filial que...

M. D'ORLANGE, *impétueusement.*

Damnation sur son curateur !... Elle ne se mariera jamais, jamais ! L'ingrate mourra fille, puisqu'elle n'a pas voulu de mon fils.

EMMA.

Quel terrible emportement ! Bon Dieu ! quel regard vous avez lancé !...

M. D'ORLANGE.

Moi !.. moi !.. Cette hypocrite me jette hors de moi-même... Je voulais son bonheur, la tranquillité de son existence... Je voulais que son hymen avec mon fils fût célébré en même temps que le tien avec la personne que je te destine; je voulais doubler ma famille, afin de vieillir heureux et béni de vous tous à la fois, et de vos enfans, qui eussent été les miens... Son ingratitude, son inflexibilité détruit tout mon avenir... Oh ! elle en sera punie.

EMMA.

Grâce, grâce pour ma cousine ! Je vous la demande à genoux, mon père; ne devenez pas aussi cruel envers moi qu'envers ma chère Séraphine.

M. D'ORLANGE.

Cruel envers toi, mon enfant ! mon cœur n'a d'autres objets de son affection que toi et ton frère : même, s'il

faut le dire, c'est toi que j'aime le plus entre vous deux : tes traits me rappellent si bien l'image de ta mère! Va, va, je ne suis pas méchant, mais vif, mais fier; je ne m'emporte que contre ma pupille, qui renverse l'édifice de tout notre bonheur mutuel. Si tu la chérissais moins, si mon fils ne s'en était pas follement emmouraché, que lui dirais-je? Allez, mademoiselle, allez librement vivre ailleurs, puisque vous tenez si peu à nous; je ne veux pas seulement que vous assistiez aux fiançailles et à la noce prochaine de mon Emma, de ma fille bien aimée.

EMMA.

Quoi! vous me mariez donc bientôt?...

M. D'ORLANGE.

Oui, ma chère enfant. Tu épouseras le jeune chevalier Félix : vos petits soins réciproques m'ont fait deviner que vous vous plaisiez l'un à l'autre... Tu souris! tant mieux. Ça, dis-moi, suis-je un si méchant père? Mes promesses ont surmonté l'obstacle de la disproportion des richesses, et tu apporteras au chevalier une dot considérable : je sacrifierai ma propre aisance à la prospérité de ton établissement. Embrasse-moi.

EMMA.

Achevez de me rendre contente! permettez à ma cousine d'être témoin de notre noce... J'en jouirai davantage, et peut-être que l'attendrissement la gagnera.

M. D'ORLANGE.

Mon enfant, je répugne à t'affliger : mais j'exige que tu ne me parles plus d'elle. C'est l'unique moyen que tu ayes de reconnaître un peu mes bontés. Laisse-moi m'entretenir avec ton frère qui s'approche.

EMMA, *bas à son frère en s'en allant.*

Tâche de l'adoucir en faveur de Séraphine contre la-

quelle il est irrité : mets-y de l'adresse, et ne va pas le heurter encore.

LE CHEVALIER, *à sa sœur au fond de la scène.*

Sois tranquille : je me prends bien à tout, moi ! je sais manier les personnes aussi agilement que tourner le gibier.

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, EUGÈNE D'ORLANGE, *vêtu en habit de chasse et son fusil sur l'épaule.* L'ETRILLE *derrière lui.*

M. D'ORLANGE.

Vous sied-il, monsieur, de me faire attendre si tard ? ne vous avais-je pas prescrit hier de me parler ce matin à mon lever, et de remettre vos battues à demain !

EUGÈNE.

Pardon... Mais quand je n'ai pas fait ma course de chasse avant l'aurore, je me sens lourd, presque idiot, et j'ai la migraine jusqu'à l'heure du déjeuner. Un peu d'exercice matinal m'éclaircit l'entendement.

M. D'ORLANGE.

Etes-vous en état de bien m'écouter ?

EUGÈNE.

Et de vous répondre à merveille. (*au garde-chasse qui le suit.*) Hé ! l'Etrille ! as-tu rentré mes bassets et mes épagneuls ? (*L'Etrille fait signe que oui.*)

M. D'ORLANGE.

Laissez là vos chiens, et prêtez attention. Emma, d'après la volonté que je lui avais exprimée, a sondé l'âme de Mademoiselle Séraphine d'Elmence.

EUGÈNE.

Elle a très-bien fait (*à l'Etrille.*) Hé! tu les a écartés de mes grands limiers et de mes braques? (*L'Etrille fait signe que oui.*)

M. D'ORLANGE.

Encore?

EUGÈNE.

Oh! c'est que ces bêtes là se mordraient.... Ce sont des endiablées!

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle Séraphine, résolument et définitivement...

EUGÈNE.

Viens, l'Etrille; ôte-moi mon fusil et ma bandouillère, qui me gênent. (*L'Etrille obéit et s'éloigne*).

M. D'ORLANGE, *en courroux.*

Vous ne m'écoutez donc pas?

EUGÈNE.

Si fait, si fait, j'ai retenu vos paroles; vous en étiez là: résolument et définitivement....

M. D'ORLANGE.

Oui, définitivement, vous refuse

EUGÈNE.

Me refuse!.... qui?

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle Séraphine d'Elmance.

EUGÈNE.

Pas possible! mon amoureuse!....

M. D'ORLANGE.

Elle-même, oui, elle vous refuse.

EUGÈNE.

Oh! bah! souvenez-vous qu'elle dit toujours cela pour rire.

M. D'ORLANGE.

Cette fois, elle l'a dit très-sérieusement à votre sœur, qui me l'a reporté très-sérieusement à moi-même.

EUGÈNE.

Ma sœur est une petite étourdie qui ne sait pas encore deviner comment un non exprime souvent un oui, sur les lèvres des grandes demoiselles. J'ai peu de souci d'un tel refus, qu'elle m'a répété vingt fois en face. Elle sera la première à le révoquer, dès qu'elle m'aura furtivement lorgné de ses yeux timides, sous mon nouvel ajustement de chasseur, paré d'une veste élégante, tout brillant de chaînes d'acier anglais, et monté sur ma jeune cavale, grise tigrée, qui va comme le vent.... Attendez, attendez l'effet de mon équipage.

M. D'ORLANGE.

Va-t-en, va-t-en au diable! Je te parle, insensé, de nos intérêts les plus chers, les plus pressans, et tu n'as en cervelle que chiens et chevaux....

EUGÈNE.

Ne vous fâchez point, cher papa; ne vous échauffez point le sang. Me voici tout aux affaires.

M. D'ORLANGE, *avec emportement.*

Tu ne vaux pas la peine qu'on en ait pour toi, ni que l'on t'en informe. Comprends seulement, si tu peux, que

jamais tu n'épouseras Séraphine; qu'elle te rejette, qu'elle te méprise, qu'elle veut abandonner le château ; qu'il faudra que je rende compte de son héritage, dont mes prodigalités pour tes folies, et mes excessives dépenses personnelles, ont dissipé la plus grande partie, que pour le lui rendre il devient indispensable que j'aliène mes terres, les forêts où tu chasses, les étangs où tu pêches, cette habitation même; que nous ne pouvons plus soutenir un train convenable à notre position; que nous sommes expropriés, ruinés, si je m'acquitte intégralement avec ma pupille, à l'époque de sa majorité, et qu'on m'y contraindra juridiquement si cette ingrate porte ses droits en compensation d'une riche dot dans une autre famille. Là, comprends-tu pourquoi je voulais que tu l'épousasses ? Heim ! tête de bois ! cache notre situation à tout le monde; il y va de notre ruine entière; ou divulgue-la, si tu veux notre perte et notre déshonneur.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Comment ? comment ?.... Elle ne consent pas à notre mariage, elle pour qui j'immolerais tout; elle que j'admire plus que tout ; elle que j'aime plus que tout ; elle pour qui je me ferais tuer en me battant contre tout..... Oh ! la capricieuse ! Tenez, j'en pleure et j'en suffoque de colère.... Mais patientons, patientons : je lui renouvellerai tant de paroles affectueuses, tant de protestations ardentes, tant de galanteries, tant de gentillesses enfin, que je l'intéresserai..... Quant à ses biens, peu m'importe ? Je suis honnête homme, je suis brave homme dans le fond : je le sens bien.... là ! car c'est son cœur, c'est son amour que je veux. Elle m'entendra lui jurer à ses pieds que si je perds l'espoir d'être son mari, je finirai mal, et m'étendrai sur terre d'un coup de fusil, comme un lapin. Adieu ! Pronostiquez-lui ma sanglante catastrophe. (*Pendant cette scène, le Marquis et L'Étrille se seront fait de loin quelques signes d'intelligence*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Il l'adore comme un fou ! Chacun l'aime ici.... hors moi, qui veux l'anéantir !.... Ce coup va donc leur plonger à tous la mort dans le cœur !.... O misérable que je suis ! ô légions d'enfer ! qui vous attachez à mon être..... vous me placez entre ma ruine, mon infamie et l'abomination d'un meurtre.... C'en est fait !.... l'alternative est inévitable : il faut que je tombe non seulement dans la pauvreté, mais dans l'ignominie, ou que cette fille périsse, la fille de ma sœur !... et pourquoi ? parce que la fatalité voulut que j'en fusse le tuteur et que je mangeasse tout son héritage. S'il ne s'agissait que de voir mes domaines vendus à l'encan, et que je pusse tout couvrir... Eh bien ! je ramperais dans les fanges d'un hameau... une ficelle au fourreau de mon épée, comme tant de gentilshommes sans le sou, mais fiers de leur probité... après tout, je n'aurais dissipé que le bien qui m'appartenait, en débauché, en joueur, ce qui ne dégrade pas autant que de rester insolvable et de fuir en faillite. Cette seule idée-là tue ma pupille... Quoi je tremble d'être évidemment un banqueroutier, et je ne frémis pas d'être secrètement un meurtrier !... Ah ! si du moins mon fils avait su s'en faire aimer ! tout dépendait de là... nous restions ensemble opulens et gens d'honneur... en apparence du moins, et cela suffit. Et toi, ma fille, mon Emma, tu gémirais donc dans la mendicité, obligée de te nourrir du pain que t'accorderait la compassion, que te gagnerait le travail ! Que deviendrais-tu ? une indigente ouvrière... toi, toi, qui es mon sang, toi, que je n'ai jamais regardée sans m'émouvoir de tendresse... Etrange contradiction de la nature... Je médite, quoi ? le trépas d'une jeune fille, et je ressens l'amour le plus paternel pour la mienne !... Allons, allons ! c'est trop m'amollir... cessons d'être lâche... ayant une fois conçu le crime, je ne saurais plus être vertueux.

SCÈNE VII.

JULIEN, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Quoi donc ? quoi ? qui t'amène sur mes pas ? est-ce que je t'appelais ?... as-tu cru m'entendre ?

JULIEN.

Non, monsieur le marquis, j'accourais vous annoncer que le chasseur de madame la duchesse de Francheville la devance, et qu'elle arrive au château.

M. D'ORLANGE.

Déjà !

JULIEN.

Elle n'est encore qu'à demi-lieue environ.

M. D'ORLANGE.

Va tout préparer pour sa réception : tu as mes ordres.

JULIEN.

Oserais-je, monsieur ?...

M. D'ORLANGE.

Que veux-tu ?

JULIEN.

Mon digne et respectable maître, est-ce que décidément vous logerez mam'selle Séraphine dans ce trou de là bas, là bas ?...

M. D'ORLANGE.

Eh ! que t'importe ?

JULIEN.

Ah! mon bon monsieur, vous m'appellerez un peureux, une pécore... néanmoins, dussiez-vous un tantinet vous gausser de moi, je vous déclare qu'hier soir, en rodant à l'entour de la chambre à coucher que vous lui donnez, une voix effrayante a frappé mon oreille de ces mots prononcés deux fois : « ici tu mourras, tu mourras ici. »

M. D'ORLANGE, *à part.*

Une voix... la mienne peut-être... m'aurait-il reconnu!.. (*haut.*) Qui a proféré cette menace? l'accent que tu as entendu te semblait-il en rapport avec celui d'une personne d'ici?

JULIEN.

C'était une voix sombre... une voix comme souterraine... de ces voix... là... d'esprits infernaux, ou d'ames en peine.

M. D'ORLANGE.

Les oreilles t'auront tinté, mon pauvre sot! va-t-en en repos. (*Julien sort.*) Sa crédulité me rassure, et sa frayeur surtout : bonne garantie de la certitude qu'il n'osera marcher vers la tourelle, pendant la nuit.

SCÈNE VIII.

JACQUES PIERREFEU, M. D'ORLANGE.

(Jacques est en costume de garde-chasse, un coutelas pendu à une bandoulière et la chaussure en guêtres.)

M. D'ORLANGE.

Sois le bien venu, Pierrefeu. J'ai besoin de l'aide d'un esprit déterminé et d'un bras ferme qui me tirent de péril et d'anxiété.

JACQUES.

Et moi, de vous servir pour quelque importante action dont le prix me délivre du chagrin de ne gagner que des gages précaires.

M. D'ORLANGE.

L'occasion s'offre à toi de te soustraire à cet ennui : la saisiras-tu sans hésiter?

JACQUES.

Votre garde-chasse ne balance pas plus qu'un braconnier à lâcher sa balle, sans égard pour personne, quand le coup lui paraît profitable.

M. D'ORLANGE *souriant.*

Sans ma protection, les galères ont failli jadis t'ôter cette audace là. Depuis que l'on t'a chassé du régiment, tu as commis des délits, sans nécessité; des meurtres, sans cause excusable.

JACQUES.

Dame! on est jeune.

M. D'ORLANGE.

L'âge qui t'a mûri ne t'en laisserait plus commettre que d'utiles et que par des motifs graves.

JACQUES.

On se forme par l'expérience.

M. D'ORLANGE.

Ma gratitude n'a pas oublié que ton fusil abattit ce gentillâtre qui me provoquait en duel, et que ton camarade L'Etrille cacha sous la terre de mon parc aux perquisitions

de la justice. Lui as-tu demandé de ma part s'il en ferait autant, cette nuit, pour mon salut?

JACQUES.

Autant, et pas plus.

M. D'ORLANGE.

Que signifie cette courte réponse?

JACQUES.

Qu'il ne nous prêterait pas la main pour un homicide, étant un coquin trop timoré : mais pour l'inhumation, étant un gueux très-intéressé. Celui qui percera de loin un corps vivant sous une arme à feu, frémira d'y plonger une épée : celui qui n'y pourrait enfoncer le fer, sera capable, comme vous, par exemple, d'en donner l'ordre. Chacun a ses facultés et ses répugnances, voyez-vous. C'est le naturel qui donne cela.

M. D'ORLANGE.

Sans pitié, sans crainte, vous étoufferiez donc un serpent glissé dans ma maison?

JACQUES.

Plus volontiers que nous serrons le bec à d'innocentes cailles, à de douces alouettes, et que nous tuons des cerfs aux abois, qui pleurent. L'habitude du métier nous rendra facile de détruire toute créature que vous jugeriez nuisible...

M. D'ORLANGE.

En ce cas, à l'heure de la nuit close, et dans cette saison la nuit est longue...

JACQUES.

Et plus sûre pour les coups de main.

M. D'ORLANGE.

Quand je descendrai sous le mur de l'aile gauche du château, toi et l'Étrille vous me suivrez silencieusement jusqu'aux arbres qui abritent les tertres où dorment les anciens maîtres de ce domaine... Vous m'attendrez dans l'ombre, et si je reparais, vous m'accompagnerez jusques sous une fenêtre, où vous placerez une échelle pour atteindre dans la chambre, d'où vous enlèverez une personne endormie, après avoir subitement jeté sur elle un voile assez épais pour arrêter ses cris... Point de bruit, point de blessure sanglante qui puisse laisser de traces... Couvrez seulement son visage... Puis, vous la transporterez où j'ai dit; nous marcherons tous masqués.

JACQUES.

Mais si l'homme se lève en sursaut avant que nous l'ayons enveloppé?

M. D'ORLANGE.

C'est une fille.

JACQUES, *pâlissant.*

Diantre!

M. D'ORLANGE.

Qu'avez-vous à craindre?

JACQUES.

D'être attendris..... Le danger accroît la vigueur, la pitié l'abat. On se défait d'un homme à son corps défendant; mais une jeune fillle....., a-t-on le courage de ne pas l'épargner?..... la mort de dix hommes causerait moins d'horreur..... S'il suffit qu'elle disparaisse, laissez-moi, pour ma satisfaction, la cacher au loin.....

LE MALQUIS, *furieux.*

Tais-toi : va-t-en.....

JACQUES, *s'écartant, et revenant à lui.*

M. d'Orlange, mes profits annuels à garder vos bois ne couvrent plus mes dettes journalières. J'aurai cependant regret d'abandonner un bon maître....., qui a besoin de ma discrétion autant que j'ai l'envie de vieillir dans ses domaines. Quand me donnerez-vous, selon votre promesse, en nue propriété, la mazure attenante à l'herbage d'une vache et de deux bœufs?

LE MARQUIS, *à part.*

L'arrogant me réduit à capituler, à traiter avec lui d'égal à égal.

JACQUES.

Hein? la mazure et le champ?

LE MARQUIS.

Si ma pupille respire, cela ne m'appartient plus. Si tu exécutes ma volonté, je te remets, cette nuit, l'acte qui t'en fait le propriétaire, au moment de l'expédition. Le voici dans ma main, déjà dressé et signé.

JACQUES, *après un long soupir.*

Affaire conclue, et dans laquelle, par mon zèle actif, ce me semble, vous acquérez la plus grosse part. Dame! à tout seigneur tout honneur! Rendez-vous, nuit tombante, sous l'aile gauche du château. Je réponds de mon camarade à votre signal.

SCÈNE IX.

JACQUES PIERREFEU, *seul.*

Sa pupille!..... Une action pareille fend le cœur..... Cette belle Séraphine! à quoi bon être née pour tomber

sous la griffe d'un avide tuteur qni la dévore toute vivante?..... Combien ces riches sont avantagés par les bonnes occasions! ils n'ont qu'un mot à dire aux indigens de notre espèce pour envahir tout un héritage; et des pauvres hères tels que nous, en exécutant leur crime à nos risques, et quasi gratuitement, n'obtiennent que les miettes de la table!... Révoltante inégalité! sans les lois, nous aurions la force de niveler les chances; mais les maudites lois!.....

SCÈNE X.

SÉRAPHINE, JACQUES PIERREFEU.

SÉRAPHINE.

Où trouver quelqu'un pour le charger de mon message?.... Ah! tien, Pierrefeu. (*Elle lui présente un billet*).

JACQUES, *à part.*

Qui!..... Mademoiselle d'Elmance..... Mes genoux tremblent.

SÉRAPHINE.

Prends un cheval, et rends ce billet à la duchesse de Francheville par la portière du carrosse qui l'amène. Je veux l'avertir qu'on me défend de me joindre à la cavalcade qui va sur sa route témoigner notre empressement à la recevoir.

JACQUES.

Oui, belle demoiselle, j'y cours.

SÉRAPHINE.

Qu'avez-vous, brave homme? Comme votre visage est pâle!

JACQUES, *troublé.*

Ce n'est rien...., le travail, la fatigue.... (*à part.*) Si douce, si jolie!... ; faut-il?...

SÉRAPHINE.

Bois à ma santé, mon ami, pour ravoir tes forces, et reçois cette pièce d'or en souvenir de moi..... Si j'étais ici la maîtresse, j'aurais soin de ton sort. Adieu, Pierrefeu! (*Elle sort*).

SCÈNE XI.

JACQUES PIERREFEU, *seul.*

Là! là! jure encore de détruire cette créature angélique, cœur de fer!... C'est l'œuvre d'un diable incarné, non celle d'un être qu'on appelle homme..... Ma chaumière acquise, j'y mettrais le feu dans mon délire; mon verger ne me produira que des fruits bien amers... Oh! l'on a beau dire et redire, la férocité du crime n'est pas naturelle, et des millions d'écus ne la payent pas assez cher, tant elle coûte d'efforts à l'humanité, qu'elle soulève et qu'elle déchire..... Ma tête bouillante est prête à sauter..... Oui, oui, je perdrai courage à l'idée du crime qu'on me propose, si le cabaret n'en brouille pas l'image dans mon cerveau, et n'achève pas de noyer ma conscience.....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un grand salon de forme et d'ameublement antiques, surmonté dans le pourtour d'une galerie donnant sur des corridors intérieurs et aboutissant à un petit escalier qui descend à l'un des angles du fond de la même pièce; plusieurs portes communiquent à divers appartemens au fond et latéralement.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE de FRANCHEVILLE, LE COMTE D'HERTÉ (*sous l'habit d'un piqueur.*) LE MARQUIS D'ORLANGE, EUGÈNE D'ORLANGE, EMMA, SÉRAPHINE, JULIEN; suite de laquais de la duchesse et du marquis, paysans, paysannes.

LA DUCHESSE.

Votre domaine est magnifique, M. D'Orlange, et les campagnes qui l'environnent sont admirables : mais ce qui m'enchante le plus dans ce pays, ce sont les habitans ; dans la plupart des terres, j'éprouve souvent avec peine que les lieux me charment, et que les hommes qui les habitent me déplaisent. Il me semble qu'en un séjour si riant que le vôtre, on ne doit songer qu'à la douceur de respirer loin des intrigues et de faire des heureux autour de soi.

M. D'ORLANGE.

Notre vie rustique a ses momens de tristesse; mais chacun oublie ses peines les jours de fête, et c'en est un pour nous que celui de votre arrivée. Jugez-en à l'allégresse

que votre vue fait éclater sur le front de tous mes paysans. Ils savent combien me flatte l'honneur de votre présence.

LA DUCHESSE.

Mademoiselle votre fille me paraît par sa gaîté non moins attrayante que par sa beauté. Sa cousine d'Elmance, plus sérieuse, l'aime tendrement, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Toutes les jeunes personnes croyent se lier de cœur à la campagne, parce qu'elles y folâtrent ensemble sans rivalité : ce sont les coquetteries de la ville qui les divisent.

LA DUCHESSE.

Permettez-moi de dire un mot à mon chasseur.... Edouard !

D'HERTÉ, *s'avançant.*

Que veut madame?

LA DUCHESSE, *bas à d'Hertè.*

Tiens-toi donc plus en arrière des maîtres du château, mon neveu ; ne te décèle pas aux regards des témoins qui t'entourent. Songe à bien jouer ton rôle de domestique devant tous ces personnages.

D'HERTE, *de même.*

Fiez-vous à moi : je serai plus insolent qu'un maître : n'aurai-je pas bien l'air d'un laquais?

LA DUCHESSE.

Assez, Edouard, (*au marquis.*) Souffrirez-vous, monsieur, que je fasse un léger reproche, en secret, à votre belle pupille ?

M. D'ORLANGE.

Madame, vous êtes souveraine chez moi.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK BONN

LA DUCHESSE.

Ma jolie d'Elmance, il faut que je vous gronde : mes yeux vous ont en vain cherché dans le concours des personnes qui ont daigné venir à ma rencontre.

M. D'ORLANGE.

Elle était souffrante, et je n'ai pas voulu que sa débile santé s'exposât à la température du soir.

SÉRAPHINE.

Oui, mon oncle a pensé que vous excuseriez ma faiblesse.

LA DUCHESSE, *bas à Séraphine.*

Votre billet m'est parvenu; je devine. Mais écoutez, ma chère : quelque personne que vous aperceviez à ma suite, quelque objet imprévu qui vous apparaisse inopinément ici, ne témoignez aucune surprise, aucune émotion; et si vous en éprouvez une très-vive, oui, très-vive, faites-vous l'effort de la réprimer et de la cacher. Vous voilà prévenue. M. d'Orlange, vous trouverez bon que mon amitié offre deux légers cadeaux à votre Emma et à notre Séraphine. (*A d'Herté.*) Approchez, Édouard; remettez à ces demoiselles l'écrin dont je vous ai chargé.

D'HERTÉ.

Le voici, mesdames. (*Il l'ouvre, et montre ce qu'il contient.*)

EMMA.

Oh ! les brillans colliers !

LA DUCHESSE, *qui en présente un à Emma.*

Celui-ci vous appartient, Emma.

D'HERTÉ, *à Séraphine.*

Celui-là vous est destiné, mademoiselle. (*Il lui donne l'autre.*)

SÉRAPHINE, *le laissant tomber et jetant un cri à la vue du comte d'Herté.*

Ah ! ciel !

M. D'ORLANGE.

Quelle maladresse ! et quel ridicule que de pousser un tel cri !

D'HERTÉ, *ramassant le collier et le lui rendant.*

Ne soyez pas si tremblante, mademoiselle : une chaîne étroite et forte ne se brise pas.

SÉRAPHINE, *interdite.*

Excusez-moi... le trouble... l'étonnement dont m'a soudain saisie l'objet présenté à mes yeux...

EUGÈNE, *bonnement.*

Certes, il y a là de quoi vraiment éblouir une jeune personne, l'éclat de ce présent...

LA DUCHESSE, *avec une rudesse affectée.*

C'est votre faute, Édouard; cela ne serait pas arrivé si je l'avais offert moi-même.

D'HERTÉ.

Pouvais-je m'imaginer l'effet ?..

LA DUCHESSE, *de même.*

Taisez-vous; l'accident que vous avez causé par votre pétulance ôte peut-être à mademoiselle l'impression du plaisir que je voulais lui faire.

SÉRAPHINE, *émue.*

Oh! non, non, madame. Ce plaisir m'a profondément touchée, et mon cœur bat maintenant plus de joie que de crainte.

LE CHEVALIER, *à d'Herté.*

Mon garçon, il ne faut pas des mouvemens trop prompts et trop grossiers pour manier des choses délicates. Tandis que madame la duchesse donnait l'un des colliers à ma sœur, tu devais me glisser l'autre dans les doigts, et je l'aurais finement déroulé, tiens, comme cela, devant les regards de ma cousine. Mais tes façons de rustre lui ont fait peur.

D'HERTÉ, *ironiquement.*

Je n'ai pas les graces d'un gentilhomme campagnard; faites vos propres réprimandes à vos propres valets de ferme.

LE CHEVALIER.

Malhonnête! sans mon respect pour la compagnie..... Apprenez que le campagnard d'Orlange vaut bien votre Anglo-Américain comte d'Herté. Puisque ses gens sont si peu polis, vous me donnez de sa personne une piètre idée... (*D'Herté lance un regard de colère.*) Oui, très-piètre... (*Séraphine retient son cousin par le bras.*)

LA DUCHESSE, *à d'Herté.*

Allez-vous en, Edouard. (*bas.*) va-t-en, étourdi, tu te trahirais.

JULIEN, *à d'Herté.*

Camarade! viens boire un coup avec nous, à la prospérité de nos demoiselles.

D'HERTÉ.

De grand cœur, nous trinquerons ensemble très-fraternellement, si tu les sers bien. Je ne suis pas fier, sous ma livrée. (*Il sort avec Julien*).

LA DUCHESSE.

Excusez ce fidèle domestique : il est droit et sûr, mais jeune et impétueux : son ton familier tient à ses habitudes de soldat. Il servait d'aide de camp... que dis-je? d'estafette à l'état-major de Washington; et dans l'Amérique on ne discerne pas la différence des rangs aussi rigoureusement qu'en Europe.

LE CHEVALIER.

Vous êtes témoin que ses répliques ne m'ont presque pas fâché. Ma cousine m'a fait sentir que je ne devais pas me compromettre avec des serviteurs.

(*Ici l'on peut intercaler un ballet de villageois et de villageoises.*)

M. D'ORLANGE.

La fatigue du voyage doit vous accabler, madame; il est temps pour vous de prendre du repos.

LA DUCHESSE.

Vous m'avez promis de laisser votre pupille s'entretenir un moment seule avec moi.

LE MARQUIS.

A condition que votre bonté ne nuirait pas aux intérêts de mon fils, qui en est éperdument amoureux.

LA DUCHESSE.

Mais avec la liberté de lui recommander ceux de mon neveu, qui n'en est pas moins épris.

LE MARQUIS.

Vous m'affligez : mais j'agis en parent loyal, et je ne veux pas forcer ses inclinations. (*à tous.*) Retirez-vous, mes enfans, mes amis; madame la duchesse a besoin de solitude et de sommeil. (*On sort. Il arrête sa pupille.*) Restez, Séraphine, restez avec madame.

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Enfin nous voilà seules, Séraphine, et libres de nous expliquer à cœur ouvert. Notre correspondance mutuelle sans m'instruire clairement de tes souffrances, m'a fait pénétrer le sujet qui les cause; aussi n'ai-je pas tardé d'entreprendre le voyage du Poitou pour accourir vers toi. Mon amitié te protégera contre ton oncle, puisqu'il t'opprime. Si mon mari n'eût pas été en ambassade loin de la France, il m'eût accompagné jusqu'en ce lieu. Le duc n'eût pas montré moins de zèle que moi-même à te prêter son appui, plus efficace encore que le mien. Mais j'espère que mon seul courage suffira pour te soustraire à toutes ces persécutions. Ne me soupçonne pas d'avoir amené mon neveu pour me seconder, sous son travestissement : rends-moi la justice de croire que j'ignorais cette extravagance inspirée par son impatience de te revoir, et que je n'aurais pas souffert qu'il parvînt ici sous ma livrée, si j'eusse pu prévoir son incartade. Mais à vingt lieues de Versailles, j'ai vu ce chasseur, qui me devançait de poste en poste, et qui m'a supplié de permettre qu'il pressât la mise des chevaux à chaque relai, pour que je pusse t'embrasser plus vite. Que veux-tu ? ni réprimandes, ni raisonnemens n'ont pu détourner son impétuosité. J'ai donc été forcée de l'admettre en courrier. Ces mau-

dits hommes se flattent toujours que par des folies, on nous ravit nous autres femmes.

SÉRAPHINE.

Oh bien ! moi, les extravagances ne me paraissent pas des témoignages d'amour ; mais des preuves qu'on n'est pas fâché de nous perdre et d'ébruiter son dévouement pour plaire à quelques folles. Je le gronderai plus sévèrement que vous n'avez fait. Voyez un peu les conséquences de sa démarche hardie... s'il était découvert, mon tuteur penserait que je lui ai caché ce complot : si d'autre part, M. D'Herté, reconnu par le fils du marquis D'Orlange, se prenait de vivacités avec lui, l'un et l'autre sont braves, et leur explication, que la jalousie aigrirait peut-être, aurait des suites dont je serais inconsolable.

LA DUCHESSE.

Non, ma chère, la première condition imposée à D'Herté, c'est qu'il resterait impassible au choc de tous les événemens, et muet à toutes les provocations, soit des gens, soit des maîtres. Il est trop homme d'honneur pour compromettre sa tante et la personne qu'il aime plus que sa vie. Va, les amoureux ont leur soumission et leur prudence, comme les maris, dans les embarras difficiles. Je te garantis la sage circonspection de mon neveu, qui n'osera chercher même ton entretien, si je ne lui en donne le signal.

(*D'Herté paraît.*)

SÉRAPHINE.

Voyez, voyez, garantissez sa sagesse... le voilà qui brave la consigne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE D'HERTÉ.

LA DUCHESSE, *vivement, et barrant le passage.*

(*A D'Herté*). Sortez, sortez, redescendez, monsieur... on peut venir et vous surprendre...

D'HERTÉ.

Non, j'ai vu tout le monde traverser la cour... les gens boivent : je les ai quittés.

LA DUCHESSE.

Vous sortirez, vous dis-je ! notre convention....

D'HERTÉ.

Est que j'approcherai de ma Séraphine. Je ne suis de retour du nouveau monde que pour la voir dans celui qu'elle habite, et je ne resterai pas en chemin dans un si court intervalle... oh ! ma Séraphine ! ma chère Séraphine !

LA DUCHESSE.

Ne lui répondez rien, chère amie ! n'encouragez pas sa témérité. Chassez-le prudemment.

D'HERTÉ.

En auriez-vous la dureté, Séraphine ? Un mot, seulement : m'aimez-vous encore ? Songez que ni les périls de la guerre, ni l'espace de l'Océan n'ont ralenti mon empressement de revenir à vos pieds. Ah ! que je couvre de baisers la main que mon respect et mon amour vous demandent. (*Séraphine lui donne la main*).

LA DUCHESSE.

Chut ! chut ! Relevez - vous. Allez-vous faire l'amant déguisé, et suis-je d'âge à jouer le rôle d'une tante de comédie ?... Voilà M. d'Orlange.

SÉRAPHINE.

Je tremble !... (*Le Marquis paraît*).

LA DUCHESSE.

Rassurez-vous. (*A haute voix.*) Edouard, descendez prier M. d'Orlange de venir me parler avant que sa pupille se retire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. D'ORLANGE, EMMA.

M. D'ORLANGE.

Me voici, Madame.

LA DUCHESSE, *à D'Herté.*

Attendez-moi dans la salle voisine : je vous rappellerai.

(*Il sort.*)

M. D'ORLANGE.

J'hésite, Madame, à vous interroger sur l'objet des confidences de Mademoiselle. Cependant, son trouble, son embarras visible, me signalent déjà trop que ni la tendresse de mon fils, ni l'attachement de sa cousine, n'ont point prévalu dans son ame sur votre désir de l'entraîner loin de nous.

LA DUCHESSE.

Les détours seraient superflus, Monsieur ; votre

pupille désire moins devenir un jour Madame D'Orlange, que d'être bientôt nommée Madame D'Herté.

M. D'ORLANGE.

L'ingrate !

LA DUCHESSE.

Epargnez-lui vos reproches, et ne l'accusez pas d'oublier la reconnaissance qu'elle doit à son oncle, parce qu'elle garde la mémoire des dernières volontés de son père. Veuillez que j'abrège la durée des pénibles combats qui la déchirent, et que je l'emmène après demain à Paris.

EMMA.

Quoi donc ! tu consens à nous quitter, Séraphine ?

M. D'ORLANGE.

Dis plutôt qu'elle brûle d'être loin, et que madame de Francheville n'a daigné nous honorer de sa visite que pour aider à l'accomplissement de ce vœu. La paix de nos champs l'ennuie ; l'uniformité de notre vie solitaire pèse à la frivolité de ses goûts. Il faut qu'elle brille à la cour. Le prétexte de revoir le comte D'Herté lui sert à colorer dans l'esprit de Madame son dessein d'exercer sa coquetterie naturelle au milieu des cercles du grand monde. Bientôt le neveu de la duchesse détrompée sera sacrifié.

SÉRAPHINE *hors d'elle-même.*

Monsieur, Monsieur ! qu'osez-vous proférer ? N'avez-vous pas assez d'armes contre une faible orpheline, sans user contre elle des traits de la calomnie ? Êtes-vous mon tuteur pour m'avilir, pour me perdre ? Disposez des biens de mes parens ; dissipez, si vous voulez, la totalité de mon patrimoine, jamais je ne vous en redemanderai compte ; mais ne me privez pas, je vous prie, de ma réputation : dépouillez-moi pour l'avenir de tous les

droits qui m'ont été légués, jetez-moi dans un cloître ; mais, en grâce, ne me déshonorez pas par d'odieux mensonges !

M. D'ORLANGE.

Sortez ! sortez de ma présence ! montez à la chambre que je vous ai désignée....

EMMA. (*Séraphine sort en pleurant.*)

Ne la repoussez pas, mon père ! vous la mettez toute en larmes !....

M. D'ORLANGE.

Rentrez, de votre côté, dans le cabinet où vous devez passer la nuit, et laissez-moi seul avec Madame, la convaincre des raisons légitimes de ma sévérité. (*Emma sort en pleurant.*)

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

De quoi présumez-vous me convaincre, Monsieur, si ce n'est de votre dureté, dont cette affreuse altercation me donne la preuve ? Maintenant que votre fille et votre nièce ne sont plus présentes, et que votre violence les a contraintes à s'éloigner, il m'est permis de vous manifester tout mon blâme, sans scrupule de vous exposer à rougir devant ces innocens témoins. Je ne vous tairai ni ne vous déguiserai rien. N'imaginez pas que les plaintes de Séraphine aient pu m'informer de l'excès du malheur où je la vois plongée. Votre bouillante colère, à cette heure, m'en apprend plus qu'elle n'eût osé m'en raconter. Vos insinuations contre ses mœurs m'ont paru

fausses, et même, l'avouerai-je ? dictées par l'intérêt de la diffamer dans ma pensée pour lui ravir l'estime de mon neveu, qu'elle favorise à votre préjudice. Elle souffre ici, le chagrin la ronge ; des bruits ont circulé autour de nous ; prenez-y garde, on a les yeux ouverts sur elle et sur vous-même. La loi qui vous a nommé son tuteur vous commande d'être son protecteur et non pas son tyran. Responsable dépositaire de sa fortune, vous ne pouvez forcer votre pupille à choisir votre fils pour époux, sans qu'on vous impute de détourner au profit de votre cupidité les trésors qu'elle possède, et que vous ne prétendez pas, sans doute, retenir dans vos mains. Pensez à cela ; pensez-y profondément. Il ne suffit point que la probité d'un homme soit réelle, il faut encore qu'elle soit prouvée par des faits, et hors de doute.

M. D'ORLANGE.

Madame....

LA DUCHESSE.

Donnez-moi la marque évidente de la vôtre, en m'accordant le droit d'offrir la main de Séraphine au comte D'Herté. Je vous déclare qu'elle est résolue à l'épouser, et que c'est dans l'unique projet de hâter ce mariage que je veux la tirer soudain de votre château.

M. D'ORLANGE.

Moi, je vous déclare qu'elle ne se mariera et qu'elle ne sortira de ma demeure qu'à sa majorité. Ma légale surveillance jusqu'à ce terme suppléera l'autorité paternelle.

LA DUCHESSE.

Vous renoncerez à tant de rigueur quand vous saurez que le curateur de Séraphine m'a donné le pouvoir d'assembler un conseil de famille, qui n'aura sans doute pas les mêmes raisons que vous pour s'opposer à un établissement honorable et avantageux pour votre pupille.

M. D'ORLANGE, *à part.*

Ouf!.... (*haut*) Mon respect n'a plus rien à répliquer, madame, je m'aperçois que vos mesures étaient fort subtilement concertées... à quelle époque voulez-vous partir?

LA DUCHESSE.

Dans trois jours, au plus tard.

M. D'ORLANGE, *avec une douceur affectée.*

C'est me laisser peu le temps de vous rendre les honneurs que je vous réservais dans mes terres... Soit... ma pupille accompagnera votre retour... Puissiez-vous ne pas vous repentir d'avoir pris le soin de surveiller sa conduite... mais, madame, je partagerai cette peine avec vous; et, m'empressant même de réparer le tort qu'un emportement, causé par sa haine injuste, m'a pu donner à vos yeux, je vous suivrai amicalement jusqu'à Versailles, et je ne priverai pas votre nouvelle nièce de la compagnie de ma fille Emma.

LA DUCHESSE.

Allons, allons, marquis! plus de rancune puisque je vous retrouve raisonnable et généreux. Bonsoir! demain je me promènerai dans vos belles possessions : vous me préparez de plus doux rêves pour cette nuit.

M. D'ORLANGE.

Voici l'appartement que votre Séraphine vous a cédé. Holà! hé! (*Des laquais entrent avec M. d'Herté, portant des flambeaux*) éclairez madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Edouard! venez recevoir mes lettres, et qu'elles soient portées au courrier avant mon lever.

M. D'ORLANGE.

Ce garçon pourra sortir de chez vous par l'autre issue extérieure; et mes gens lui indiqueront son logis situé dans l'arrière cour.

D'HERTÉ, *bas à la duchesse.*

Où l'on voudra ! pourrai-je dormir? non : je tâcherai de passer ma nuit à la belle étoile dans le parc. (*La duchesse rentre après avoir répondu par un signe de politesse au salut du marquis*).

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Combien je souffrais d'angoisses à lui cacher ma rage ! m'a-t-elle assez ignominieusement traité !... Il n'y a plus d'instans à perdre... point, point de miséricorde. Le piège mortel est tendu... si je laisse évanouir l'occasion propice de l'y faire tomber, elle s'évadera pour jamais : ce départ prochain l'arrache à mon pouvoir et ma ruine est consommée... rejoignons Pierrefeu et son camarade... Oui chacun est renfermé chez soi... tout est calme... revêtons mon manteau... (*Il le prend sur un fauteuil*). Courons au rendez-vous... pourvu que ma pupille s'endorme avant minuit... mes regards à travers les carreaux de la fenêtre apercevront bien si elle dort... et cette malheureuse ne s'éveillera plus. (*Il sort; au même moment, Séraphine, un bougeoir à la main, paraît sur la galerie d'en haut, qu'elle traverse, et descend par l'escalier qui aboutit au coin de la salle.)*

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, EMMA.

SÉRAPHINE, *allant frapper doucement à la porte du cabinet où loge sa cousine.*

Emma !... Emma ! point de réponse... déjà sommeillerait-elle ? que devenir si elle ne me répond pas ?... aucun bruit... Emma !

EMMA, *en dedans.*

Qu'est-ce ? qui va là ?

SÉRAPHINE, *d'une voix étouffée*

Moi... Séraphine...

EMMA, *sortant du cabinet.*

Toi !... qui te ramène donc ?... J'étais encore à lire... un peu plus tard je me serais couchée... je n'aurais pu t'entendre.

SÉRAPHINE.

O mon Dieu ! tu me pardonneras le dérangement que je te cause... mais ; j'allais frapper chez madame de Francheville si tu ne m'eusses pas ouvert ta chambre.

EMMA.

Et pourquoi redescends-tu de la tienne ?

SÉRAPHINE.

Par frayeur... oui, par frayeur extrême... on m'a logée si loin des autres communications du château...

EMMA.

Oh ! cousine, tu es montée encore toute émue de la scène que t'a faite mon père : tes sens étaient agités, et ton trouble...

SÉRAPHINE.

Non, cousine, je me retirais tranquillisée par la protection que m'assure le séjour de la duchesse parmi nous. J'avais pris le parti de ne plus m'affecter des injustices du marquis d'Orlange ; et me ressouvenant que mon père habita la chambre où le tien me reléguait, un sentiment doux et religieux me suivait dans cette retraite écartée. A peine en ai-je refermé la porte sur moi, qu'un vif serrement de cœur m'a troublée... Ma croisée était ouverte ; j'ai promené mes regards sur l'espace ténébreux des environs de la chapelle... O mon Emma ! qu'ai-je aperçu dans le lointain au travers des arbres... J'en palpite encore... des lueurs errantes de lanternes vacillaient dans l'obscurité : leur lumière qui glissait par intervalle m'a fait distinguer les mouvemens de deux hommes... ils bêchaient la terre...

EMMA.

Ne penses-tu pas que des ouvriers qui rôdaient de ce côté, plus tard qu'à l'ordinaire ?.....

SÉRAPHINE.

Je les ai bien examinés : ces gens-là creusaient une fosse.....

EMMA, *éclatant de rire*

Ah ! ah ! ah ! une fosse ! comme pour les sépultures, n'est-il pas vrai ?

SÉRAPHINE.

Ne ris pas... Oui, sérieusement : une fosse large et profonde.....

EMMA.

Bah ! peut-être un creux pour des plantations, qui t'aura paru un sépulcre.

SÉRAPHINE.

Cesse de plaisanter, je te prie..... Je n'ai pu reconnaître les traits de ces hommes ; ils étaient masqués.

EMMA, *riant aux éclats.*

Masqués ! ah ! ah ! ah ! l'aventure devient tout-à-fait romanesque.

SÉRAPHINE.

Tu m'impatientes ! Il n'y a là nul prestige de roman : mon rapport est l'exacte vérité ; une horreur indéfinissable m'a tout-à-coup saisie..... J'étais près de m'évanouir.....

EMMA.

Ah ! ah ! souffre que je rie de toi, comme du bon Julien, qui se figure sans cesse des extravagances pareilles à celles que tu me contes.

SÉRAPHINE.

C'est trop te moquer..... Je ne m'imagine rien, j'ai vu distinctement deux hommes.

EMMA, *ironiquement.*

Deux brigands, n'est-ce pas ?

SÉRAPHINE.

Eh qui sait ?

EMMA, *de même.*

Pourquoi pas deux monstres, deux géans ?

SÉRAPHINE.

J'ai remarqué leurs lanternes.....

EMMA, *de même.*

Voyez un peu.....

SÉRAPHINE.

Leurs bêches.....

EMMA, *de même.*

Est-il possible?

SÉRAPHINE.

Et la fosse.

EMMA, *de même.*

Et la fosse! Quelle folie! ah! ah! ah!

SÉRAPHINE.

Quoi! tu persistes à me railler au lieu de me croire.

EMMA.

Cela est si croyable, vraiment! que n'as-tu appelé, crié au secours?

SÉRAPHINE.

Certes, je l'aurais fait, si je n'eusse été si loin.

EMMA.

Ah! ah! ah! Ma bonne cousine, demain tes idées seront plus nettes, et tu t'amuseras bien de ta lubie. En attendant, retourne te coucher en paix.

SÉRAPHINE.

Me coucher là-bas!.... oh! je n'y fermerais pas l'œil un seul instant! l'effroi m'ôterait la faculté de m'y assoupir. Je n'oserais plus retourner là.

EMMA.

Où veux-tu donc reposer, jusqu'au lever du jour ?

SÉRAPHINE.

J'accourais te demander de rester près de toi.

EMMA.

Impossible ! nous ne pourrions sommeiller ensemble, ni l'une ni l'autre.

SÉRAPHINE.

Eh bien, nous passerons les heures à causer : nous y veillerons jusqu'à l'aurore.

EMMA.

Par ma foi, j'ai trop envie de dormir, moi.

SÉRAPHINE.

Puisque tu es si peu complaisante, laisse au moins le seuil de ton cabinet ouvert, et je demeurerai dans cette salle.

EMMA.

Faisons mieux... je gage que ces objets si noirs qui t'ont frappée n'étaient que des apparences fantastiques : la mélancolie te rend vaporeuse. (*Elle se lève.*) Tiens, moi, je veux te faire honte et te prouver que je suis plus raisonnable et plus brave que toi. Demain, je rirai bien à des dépens. Prends mon lit tout entier, et je vais hardiment me coucher dans le tien, là haut.

SÉRAPHINE, *effrayée.*

N'y va pas, n'y va pas ! de grâce, pauvre cousine, ne t'expose point à te rendre seule dans un lieu d'où tu pourrais revoir le spectacle que j'ai fui.

EMMA.

Sois certaine qu'il n'avait rien de réel. Adieu ! couche-toi paisiblement dans ma chambre : ma lampe est allumée, prête-moi ton bougeoir pour m'éclairer dans la galerie.

SÉRAPHINE.

Arrête ! arrête ! je ne souffrirai point,.... je te conjure de ne point aller là.

EMMA.

Ne me retiens pas, j'y suis décidée..... A la moindre apparition effrayante, si je me crée aussi des fantômes, je reviendrai, sois sûre que je reviendrai.

SÉRAPHINE.

Non, Emma, l'épouvante ne me force point à te déplacer à cette heure. Je ne consens pas à notre échange de logement..... Il vaut mieux..... Ton assurance me raffermit..... Je retourne dans le mien.

EMMA, *à part.*

Oh ! j'imagine un bon moyen de la faire rester à ma place..... (*haut*). Eh bien, soit ! je cède à ton désir : entrons toutes deux dans mon petit appartement....., je te guérirai de tes mauvaises pensées, et t'apprendrai à te moquer, ainsi que moi, de toutes les visions lugubres. Passe la première, je dois te faire les honneurs de mon logis. (*Séraphine la devance dans le cabinet, Emma referme vivement la porte sur elle et tourne la clef*). Adieu, poltrone ! (*Elle prend la lumière, et monte dans la galerie, qu'elle traverse*).

SCÈNE VIII.

JULIEN, *entrant par une petite porte latérale, et apercevant Emma qui traverse la galerie.*

Dieu sauveur !..... ne voilà-t-il pas qu'une seconde figure blanche passe là haut, dans un sens tout contraire à celle que j'ai vue, du milieu de la cour, traverser le corridor ! Depuis qu'on a r'ouvert le pavillon, les esprits, qui sortent de ce vilain nid de chahuans, ne cessent d'aller et venir dans l'ombre..... Ces deux figures ambulantes ont bien huit à dix pieds de hauteur..... M'en croiront-ils, quand je leur parlerai de ce que j'ai vu de mes yeux? Ah ! si moins craintif, j'osais me glisser obscurément par la secrète issue qui communique au-dehors, et fureter jusques vers l'endroit où peut-être les démons échappés font leurs conjurations diaboliques..... Essayons, sortons et guettons, coûte qui coûte !

SCÈNE IX.

La décoration change et représente l'extérieur du château ; on voit dans le fond le cimetière voisin de la chapelle entouré d'ifs et de cyprès; au milieu, quelques hauts chênes ; sur l'un des côtés, les avenues du parc ; et sur l'autre une tourelle gothique dont la principale fenêtre est ouverte et paraît éclairée d'une faible lumière. Il fait nuit : le ciel est orageux, et d'épaisses nuées obscurcissent en passant le disque de la lune.

M. D'ORLANGE, JACQUES PIERREFEU ET L'ÉTRILLE.

M. D'ORLANGE, *à voix basse.*

Pierrefeu, monte en face de la croisée sur ce grand arbre qui la domine ; et, de sa hauteur, tes regards plon-

geront dans l'intérieur de la chambre..... Tu verras si ma pupille est couchée et livrée au sommeil.

JACQUES PIERREFEU, *à voix basse.*

Elle ne peut dormir encore : il n'y a qu'un instant qu'elle s'est montrée à la fenêtre, et presque aussitôt elle s'est retirée.

M. D'ORLANGE.

Vous aurait-elle aperçus l'un ou l'autre ?

JACQUES PIERREFEU.

Impossible ! nous étions tapis sous la feuillée comme deux serpens.

M. D'ORLANGE.

Alerte ! monte à l'arbre..... fermez vos lanternes sourdes.... Toi (*à l'Étrille*), rampe le long du mur, et attire sans bruit l'échelle, qu'il faut accrocher à ces crampons de fer, au bas des ogives.

JACQUES PIERREFEU.

L'ouragan, et le tonnerre qui gronde, empêcheront qu'elle entende notre marche.,.. Attendez que ce gros nuage, qui descend, ait couvert la clarté de la lune, afin que, sans être vu, je puisse grimper sur ce chêne en dénicheur de chouëttes.

M. D'ORLANGE.

Le ciel tonne !.... est-ce moi qu'il menace ?... Quelle frayeur puérile !... Va, profite de l'intervalle des éclairs, et cache-toi sous les branches les plus touffues.

(*Jacques monte au haut du tronc de l'arbre et avance la tête vers la fenêtre ouverte de la tour. Le marquis le suit des yeux dans l'ombre, tandis qae, de l'autre côté de la scène, l'Étrille tire l'échelle le long de la muraille.*)

M. D'ORLANGE *à l'Etrille, d'une voix étouffée.*

Plus doucement !... silence !... arrête !... rien... va, va, l'orage nous protège.

(à Jacques, qui descend de l'arbre et revient vers lui.)

Eh bien ? est-elle enfin dans son lit ?

JACQUES PIERREFEU.

Oui, toute habillée....

M. D'ORLANGE.

Quoi ! soupçonnerait-elle ?...

JACQUES PIERREFEU.

Elle semble endormie.... son corps ne fait pas un mouvement.

M. D'ORLANGE.

Dressez l'échelle, et hâtez-vous !... n'allez pas vous laisser reconnaître par elle

JACQUES PIERREFEU *emmenant l'Etrille.*

Allons !.. à l'ouvrage, compagnon !... et pas d'enfantillage !

M. D'ORLANGE.

Examinez bien avant que d'entrer,.... assurez-vous qu'elle sommeille, de peur qu'un cri perçant... Moi, je demeure ici pour veiller à tout.

(Jacques Pierrefeu et l'Etrille attachent leur échelle et se disposent à escalader la fenêtre.)

Comme le cœur me bat !... je frissonne.... ils n'y sont pas encore..,. oh ! si je les retenais?,.. je ne sais quelle horreur me saisit.... il n'est plus temps d'y céder... les voilà dans la chambre !.... écoutons... oh ! une sueur

froide glace ma tête.... mes agens exécutent ce que je frémis de leur avoir seulement prescrit !.. imitons leur exemple ; endurcissons-nous.... ah ! ils reparaissent.... mais, ô Dieu ! quelqu'un sort par la porte basse....

SCÈNE X.

JULIEN *se glissant au pied de la muraille et apercevant deux hommes masqués qu'éclairent des lanternes sur la croisée, d'où leurs bras emportent une jeune fille.*

Que vois-je ?

PIERREFEU *et* L'ÉTRILLE *ferment soudain leurs lanternes, en se disant :*

Chut ! chu-ut !

JULIEN.

Qu'ai-je vu ?

M. D'ORLANGE *s'élançant sur lui et le terrassant en déguisant sa voix.* (*Le tonnerre éclate.*)

Rien, rien ; jure que tu te tairas, ou l'enfer t'attend.

JULIEN *la face contre terre et couvert du manteau que le marquis lui a jeté sur le corps.*

Je le jure.

M. D'ORLANGE *pousse violemment Julien vers la porte basse, et la referme aussitôt sur lui.*

(*Pierrefeu et l'Etrille ont descendu Emma sur la scène ; elle fait un mouvement ; ils s'arrêtent.*)

PIERREFEU.

Elle se débat ; si elle allait appeler ?....

M. D'ORLANGE *l'arrêtant.*

Ne versez pas de sang : hâtez-vous, faites ce que j'ai dit, vous me retrouverez dans le bois.

(Pierrefeu et l'Étrille emportent aux lueurs de la foudre Emma, de qui la figure est voilée.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une entrée de la forêt voisine du parc.

SCÈNE I.

EUGÈNE D'ORLANGE.

Le jour n'est pas encore levé... je n'ai pu rester au lit, tant la chaleur m'étouffait dans mon appartement... ce que c'est que l'habitude : nous autres chasseurs, nous ne vivons qu'à demi quand nous ne respirons pas le grand air dès avant l'heure de l'affut... si j'eusse emporté mon fusil, l'ardeur de la chasse m'eût peut-être entraîné malgré moi trop loin du parc. Les nuées qui couvraient le ciel commencent à se dissiper et le tonnerre ne gronde plus : faisons ma ronde à travers la rosée et tâchons d'apercevoir les gîtes d'où sortent les bêtes fauves à cette heure ; quel bruit ai-je entendu ? est-ce le gibier qui a passé par là... non, c'est un homme... holà ! hé ! qui va là ?

D'HERTÉ.

Ami...

EUGÈNE.

Ami de qui ?

D'HERTÉ.

De la maison.

EUGÈNE.

Comme les chats et les marauds qui leur ressemblent. Que fais-tu dans ce bois si matin ?

D'HERTÉ.

Ce que vous y faites vous-même, je me promène; avez-vous peur de moi ?

EUGÈNE.

Ni de toi, ni d'aucun autre, quel es-tu ?

D'HERTÉ.

Edouard, piqueur de madame de Francheville : ne me reconnaissez-vous pas ?

EUGÈNE.

Ah ! c'est toi, mon insolent.

D'HERTÉ.

Point d'injures, s'il vous plaît.

EUGÈNE.

Ne te rappelles-tu pas ton impertinence envers moi, et n'ai-je pas le droit de réprimander un serviteur qui parle avec autant d'arrogance à des maîtres.

D'HERTÉ.

On ne perd le respect qu'avec ceux qui ne savent pas se faire respecter par leurs bonnes manières.

EUGÈNE.

Des leçons, faquin !

D'HERTÉ.

Point d'épithètes, vous dis-je, ou je romps l'entretien.

EUGÈNE.

Je veux que tu me déclares pourquoi tu te trouves ici, quel dessein t'y amène en rodeur tandis que chacun sommeille encore.

D'HERTÉ.

Parce que je n'ai pu demeurer dans le galetas où l'on m'avait fourré près de l'écurie, et que j'ai sauté dehors par la lucarne qui donne dans le parc. L'ondée m'y a surpris : voyez, mes habits sont encore tout trempés par la pluie : elle coulait par torrens dans les ravines qui m'ont barré le passage, quand j'ai voulu retourner vers mon abri.

EUGÈNE.

Mauvaise défaite ! tu cherchais peut-être à tenter quelque méchant coup... qui sait ? à t'assurer quelque porte secrète pour y introduire ton patron à notre insu ? Ne servirais-tu pas d'avant-coureur à ce galant militaire, à ce bel amoureux de ma future, à ce fat de D'Herté ?

D'HERTÉ.

Monsieur, n'imaginez pas que même en son absence vous puissiez le traiter de fat impunément; cessez d'en parler sur ce ton, monsieur; malgré toutes mes raisons de me contenir, la patience m'échappera, je vous en avertis, monsieur.

EUGÈNE.

Ah ! tu le prends ainsi, mon drôle ! Attends, attends...

D'HERTÉ.

Ne me touchez pas; M. d'Herté défendrait sa livrée...

EUGÈNE.

Je me moque de sa livrée comme de lui.

D'HERTÉ.

Oseriez-vous lui répéter ces mots en face?

EUGÈNE.

Oui, s'il osait montrer ici sa mine et faire ainsi que toi l'impertinent.

D'HERTÉ.

C'en est trop.... Videz donc la querelle avec lui même: sachez que vous n'avez plus affaire avec l'un de ses gens, mais avec sa personne toute prête à vous répondre, si vous avez du cœur.

EUGÈNE.

En doutez-vous, audacieux? Vous apprendrez comment un homme d'honneur se venge d'un rival lâchement déguisé, furtivement glissé dans sa maison pour le supplanter auprès de sa maîtresse.

D'HERTÉ.

Avouez du moins à présent, que si j'ai caché mon nom et mon état, ce n'était pas pour vous éviter: me voilà tout disposé, Monsieur, à vous rendre raison de ce qui vous offense, dès que nous aurons des armes.

EUGÈNE.

Lesquelles choisissez-vous?

D'HERTÉ.

Epée ou pistolet; peu importe. Indiquez-moi le lieu, l'heure.

EUGÈNE.

Ici même et soudain.

D'HERTÉ.

Volontiers ; mais quels témoins ?...

EUGÈNE.

Quel besoin d'en avoir, puisque nous sommes de braves gens qui ne voudrions pas, je pense, nous assassiner ni l'un ni l'autre ?

D'HERTÉ.

Eh bien ! battons-nous seuls afin de nous mieux prouver notre estime réciproque en dignes rivaux. Sommes-nous assez loin du château pour que le bruit des coups de feu n'y porte pas l'alarme ?

EUGÈNE.

Non : on sait que je chasse dès l'aube du jour. On croira que j'abats une pièce à l'entrée de la forêt. Attendez-moi là ; je remonte à ma chambre et vais vous apporter une bonne paire de pistolets, grâce à laquelle un de nous deux cessera de prétendre à la main de Séraphine.

D'HERTÉ.

J'y compte et vous attends.

EUGÈNE.

En cas où l'un de nos garde-chasses passerait, tâchez de vous soustraire à sa rencontre, et nous irons à l'écart ensemble.

SCÈNE II.

D'HERTÉ (*seul.*)

Vraiment, j'ai honte de ma fatale vivacité. Mais qui

diable eût pu tenir à s'entendre insulter de la sorte ! Le feu m'a monté à la tête, et les paroles une fois lâchées... Quelle incartade ! Si j'ai le malheur de le tuer, son père, sa sœur, ma tante et ma chère Séraphine me maudiront et ne verront plus en moi que l'auteur de leur commun désespoir. Ainsi, ma seule présence aura porté le deuil dans une innocente famille. Allons ! plus de réflexion; il n'est plus temps. Puisse un peu de mon sang versé suffire à son honneur indiscrètement provoqué.... J'entends marcher ici près; retirons-nous un moment sous les arbres voisins, de peur d'être interrogé.

SCENE III.

M. D'ORLANGE PÈRE ET JACQUES PIERREFEU.

M. D'ORLANGE PÈRE.

Pourquoi n'as-tu pas reparu ? Pourquoi ne m'as-tu pas rejoint plutôt ? Cesses-tu d'être exact depuis que tu as reçu ta récompense ? Ce contrat de propriété que je t'avais promis, je te l'ai donné cette nuit.

JACQUES PIERREFEU.

Vous m'aviez commandé de vous rendre compte de la façon dont j'ai mérité ce salaire. Je vous ai cherché ça et là dans les avenues du bois, vous n'y étiez plus dès avant l'heure où les hiboux s'enfuient. Nous vous avions long-temps attendu dans l'épaisseur de l'ombre; j'ai fureté partout, mais sans vous retrouver... Dites-moi, monsieur d'Orlange, Julien qui nous a surpris dans l'expédition, n'a-t-il pas pu voir la personne que nous emportions de la croisée ? Il jasera.

M. D'ORLANGE.

Sa crédulité superstitieuse imagine que son enlèvement est l'effet d'un sortilège infernal... Il ne soufflera mot d'un si terrible mystère, sur lequel je lui ai prescrit le silence en déguisant ma voix... J'ai cru superflu

de lui ôter la vie... Mais toi, as-tu rempli ton office exactement ?

JACQUES PIERREFEU.

Très-exactement !

M. D'ORLANGE.

Son sommeil était-il profond, à votre approche ?

JACQUES PIERREFEU.

Elle n'a pas eu le moyen de nous apercevoir, tant nous l'avions subitement voilée dans le lit où elle s'était endormie toute vêtue... C'est fini : elle repose en paix.

M. D'ORLANGE.

Pour toujours.

JACQUES PIERREFEU.

A moins que Dieu ne la ressuscite.

M. D'ORLANGE *troublé.*

Dieu, dis-tu ?...

JACQUES PIERREFEU.

Dieu ou le diable : qu'importe à qui ne connait ni l'un ni l'autre.

M. D'ORLANGE.

L'échelle est-elle encore au bas de la fenêtre ?

JACQUES PIERREFEU.

Oui, selon vos ordres.

M. D'ORLANGE.

Le sol creusé, l'as-tu recouvert de gazon ?

JACQUES PIERREFEU.

Vous l'examinerez, quand vous irez sur le lieu.

M. D'ORLANGE.

Moi !... moi !... je n'irai jamais là... jamais.

JACQUES PIERREFEU.

Cet endroit vous fait donc horreur à présent?

M. D'ORLANGE.

Est-ce qu'il ne t'en fait aucune à toi?

JACQUES PIERREFEU.

Aucune : j'ai mes raisons.

M. D'ORLANGE.

Lesquelles?

JACQUES PIERREFEU.

Vous êtes mon maître; vous avez commandé l'action à des bras obligés de vous obéir; c'est vous qui l'avez faite.

M. D'ORLANGE.

Coquin! tu te dégages adroitement sur moi du fardeau de ta conscience.

JACQUES PIERREFEU, *avec un sourire amer*.

La mienne était dans votre bourse; vous l'avez ouverte: elle s'est envolée; mais prenez garde à la vôtre, si vous ne pouvez traiter avec elle, et si elle s'obstine à ne vous pas quitter. La conscience est, voyez-vous, une lâche délatrice, toujours prête à se déceler, à rougir, à pâlir, à peindre nos délits sur notre visage, à dénoncer les gens qui n'ont pas le courage de la chasser, et à les livrer aux tribunaux. Personne ne s'arrange tranquillement avec elle; aussi la multitude des hommes, qui tendent à vivre à leur aise, s'efforcent à l'envi de la bannir des villes, des campagnes, et surtout du fond de leur cœur. Quiconque l'écoute se condamne à manquer d'argent et de pain : quiconque vole ou tue ne sait comment la réduire à se taire. Tâchez d'être assez ferme pour l'anéantir en votre sein,

comme vous avez voulu qu'on exterminât votre pupille... Eh bien ! Eh bien ! est-ce qu'à ce seul mot, elle vous glace déjà d'un frisson ?

M. D'ORLANGE.

Pourquoi te montrer ici, pénétrer jusqu'ici... Dérobe-toi.... N'as-tu pas sur tes mains des taches de sang?

JACQUES PIERREFEU.

Je n'en ai pas versé : vous oubliez donc votre défense expresse de lui faire la moindre blessure? La tête vous tourne, ce me semble, et vous me parlez comme un fou.

M. D'ORLANGE.

Insolent ! quel ton prends-tu devant ton maître?

JACQUES PIERREFEU.

Ça, mon grand monsieur, plus d'orgueil avec moi, s'il vous plaît. Songez que l'affaire de cette nuit efface les inégalités du sort entre nous, et que si, par malheur, la justice nous appelle à comparaître ensemble pour cause de meurtre, tous les deux aujourd'hui nous sommes camarades. Au revoir.... Je rejoins notre ami l'Étrille dans ma cabane. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. D'ORLANGE.

Va, scélérat.... Ah ! la dépendance humiliante d'une vile complicité est le premier châtiment du crime.... J'aurais dû m'éloigner cette nuit de ma maison, afin d'écarter jusqu'à l'ombre du soupçon par mon absence.... De quel front vais-je rentrer chez moi ? Tous les regards me perceront le fond du cœur... Oh, malheureux ! malheureux !

les moindres hasards seront tes accusateurs, tes valets seront tes juges, et ton fils et ta fille t'accableront des larmes qu'ils verseront sur ta victime... Dieu! mon Dieu! si l'on savait à quels frémissemens, à quelles tortures secrètes on se condamne par un crime, aussitôt après l'avoir commis.... Tu t'en applaudissais avant; infâme insensé, tu te flattais de jouir du fruit de ta cruauté: eh bien! tu n'en recueilles déjà que de l'opprobre, que de l'effroi, qu'une rage intérieure, qu'une désolation qui ne finira plus.... Deviens, deviens l'exemple de tous tes pareils, et qu'ils en frémissent. La force me manque... Je me meurs de désespoir.

(*Il tombe presque évanoui.*)

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE PÈRE, *à l'écart;* D'ORLANGE FILS ET M. D'HERTÉ *paraissant peu après.*

EUGÈNE.

Quoi donc! mon brave s'est-il esquivé, et me laisse-t-il seul au rendez-vous.... Hée! Tayau! Tayau.... Le voici.

M. D'HERTÉ.

N'élevez plus la voix, monsieur: deux hommes ont paru sur notre passage, et votre appel entendu par eux les pourrait encore attirer sur nos pas.

EUGÈNE.

Ces deux armes sont également chargées, prenez celle qui vous plaira; voilà de la poudre et du plomb tout prêts, si nous manquons notre premier coup. Mais, à ne point mentir, je vous plains, car personne ne m'égale au tir.

D'HERTÉ.

Gardez votre pitié pour vous-même.

EUGÈNE.

Ça, finissons les cérémonies. Plaçons-nous; marchons l'un vers l'autre, et tirons ensemble. Si je péris de votre main, je vous présage que jamais ma Séraphine ne voudra de vous; c'est ce qui me tranquillise.

D'HERTÉ.

Et si je meurs de votre atteinte, j'augure avec plus de certitude que ma Séraphine ne consentira jamais au malheur d'être votre femme : c'est ce qui m'affermit. Tirez sur moi, monsieur.

EUGÈNE.

Point de fausse générosité; tirez, vous dis-je !

M. D'ORLANGE.

Quoi ! sur mon fils !.... arrêtez !... qui êtes-vous ?

EUGÈNE.

Le valet supposé de Madame de Francheville, un amant que sa livrée déguisait à nos yeux, un rival dont je veux châtier la supercherie : enfin, M. d'Herté, qui venait épier nos penchans et nos actions jusques dans votre asile !....

D'HERTÉ.

N'écoutez pas ce langage du courroux, monsieur : l'amour seul peut excuser ma démarche hardie, et j'en veux expier l'imprudence en pardonnant à votre fils les reproches trop injurieux qu'il m'adresse, et dont je refuse de me venger. Je ne rendrai point un père témoin d'un duel si pénible pour son ame. Vous jugerez des

débats de deux jeunes gens qui s'estimeront quand ils ne se disputeront pas la main de votre pupille.

M. D'ORLANGE.

Ma pupille ! quoi ! toujours elle ! Cette fille n'est point à vous, elle n'est point à lui.... malheur à qui me la demandera.... vous êtes des aliénés de vouloir vous battre pour elle.... est-ce l'enfer qui a jeté ce tison de discorde, cet enfant de malédiction dans ma maison ?... rentrez, rentrez avec moi, d'Orlange. (*A part.*) Ciel! veux-tu déjà me punir en tranchant la vie de mon fils unique ?

EUGÈNE.

Quelle fureur vous agite, mon père, au nom de ma cousine !... Ah ! ne dirigez votre emportement que contre ce téméraire qui cherchait à nous tromper..... vous, monsieur, faites votre devoir....

M. D'ORLANGE

Rentre au château; viens-ça, furieux. (*L'Étrille et Pierrefeu accourent au bruit.*) Tenez, vous autres, saisissez-vous de ce vagabond, séparez-le de mon fils ; ne le laissez pas échapper, et gardez-le dans votre cabane.

D'HERTÉ.

Quel piège est ceci ? pense-t-on m'accabler sous le nombre ?

M. D'ORLANGE.

Suis moi, tais-toi, n'attire pas la foule par tes extravagances; rentre, te dis-je, obéis à ton père. (*Il entraîne son fils avec force*).

SCENE VI.

JACQUES PIERREFEU, L'ÉTRILLE, D'HERTÉ.

D'HERTÉ, *les menaçant du pistolet.*

Brigands que vous êtes ! si l'un de vous m'approche, il tombera mort à mes pieds, et j'aurai peu de peine à écraser l'autre..... N'espérez pas que d'Herté succombe dans un vil guet-à-pens.

JACQUES PIERREFEU.

Quoi ! d'Herté !.... mon ancien colonel !.... Suivez-nous, pas de résistance.....

(*Tandis que d'Herté prend l'Étrille au collet, Pierrefeu lui saisit la main droite et lui arrache son pistolet, tous deux l'entraînent avec violence*).

SCENE VII.

Changement de décoration. Un élégant pavillon servant de salle à déjeûner, situé devant le château et sur les avenues du parc.

JULIEN, DES LAQUAIS, M. D'ORLANGE, *tantôt assis, tantôt debout, sur le devant de la scène.*

JULIEN, *aux gens.*

Dépêchez-vous d'apporter la table..... Paresseux que vous êtes, vous vous levez trop tard... Sonnez le service du déjeuner.

M. D'ORLANGE *père.*

Attendez..... Sachez si madame de Francheville est prête.....

JULIEN.

Si l'orage de cette nuit l'a tourmentée autant que moi, je ne pense pas qu'elle ait joui du moindre repos..... Il faut que ces fainéans-là aient bien dansé, bien bu hier au soir, pour être restés blottis dans leur gîte. Quelle nuit! bon Dieu! quelle épouvantable nuit! Je gage que vous-même n'avez guères reposé, Monsieur, car votre visage est tout défait, tout blême.....

LE MARQUIS.

Le mien!... Pourquoi?.... Je n'ai rien entendu, rien vu d'alarmant.

JULIEN.

Peste! vous êtes plus heureux que moi..... J'aurais grande envie, Monsieur, de vous raconter secrètement la frayeur que.....

LE MARQUIS.

Hâte le service, et fais venir mon fils.....

JULIEN, *à un des laquais.*

Avertissez M. le chevalier. ... (*aux gens*). Ho là! mettez donc cinq couverts : le nombre n'y est pas..... Voyez : un pour notre maître, un pour M. le chevalier, un pour madame de Francheville, un pour mam'selle Emma... Où est le cinquième pour mam'selle Séraphine? est-ce que vous ne la comptez plus?

M. D'ORLANGE, *se levant avec effroi.*

Comment?.... Que veux-tu dire?

JULIEN.

Je ne veux rien dire, Monsieur..... C'est que leur oubli m'étonnait..... Mais non, la dame survenue a dérangé leur routine.

M. D'ORLANGE.

Es-tu monté au pavillon pour prévenir ma pupille?

JULIEN.

Qu'un de ces grands laquais y aille! moi, je ne m'y fourrerai plus.....

M. D'ORLANGE.

Sortez tous : j'aperçois mon fils. Demandez les ordres de la duchesse. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

EUGÈNE, M. D'ORLANGE.

EUGÈNE.

Vous me demandez, m'a-t-on dit; n'est-ce que pour nous mettre à table?.... Fort bien! Voici la hure du sanglier que j'ai tué; ce coup là n'était pas aussi maladroit que celui qui m'est échappé ce matin; moi, qui ajuste si bien!.... N'y pensons plus, et déjeunons; je me sens une faim de loup.

M. D'ORLANGE.

D'orlange, la nouvelle que j'ai à vous apprendre va vous ôter l'appétit.

EUGÈNE.

J'en doute : quand une nouvelle m'égaie, je mange et bois à mon aise; quand elle m'attriste et que le chagrin m'épuise, je dévore par instinct pour me refaire.

M. D'ORLANGE.

Mes discours vous ont fait pressentir que votre Sé-

raphine ne voulait pas s'unir à vous et qu'il fallait vous préparer à la perdre. Vous êtes-vous résigné à cette douleur?

EUGÈNE.

Pas du tout... je compte bien la fléchir, et l'emporter sur mon rival.

M. D'ORLANGE.

Tu ne reverras plus cette fille... Elle n'existe plus pour toi.

EUGÈNE.

Quoi! qu'est-ce? ma Séraphine! Elle n'existe plus?...

M. D'ORLANGE.

Est-ce que j'ai dit cela?... je te révèle qu'elle est loin d'ici, qu'elle est partie à jamais.

EUGÈNE.

Il y a moins de mal, puisqu'elle respire!.. car je l'aime pour elle-même, encore plus que pour moi... mais comment? qui a pu l'éloigner de nous? est-ce que madame de Francheville a redouté qu'elle ne me préférât à son maudit neveu? l'aurait-elle entraînée hors du château par surprise? Séraphine aurait-elle consenti à nous jouer le vilain tour de nous échapper cette nuit avec cette dame? je ne m'en consolerais de ma vie!

M. D'ORLANGE.

Non, madame de Francheville ne se doute pas de sa disparition, et j'ignore comment nous lui révèlerons cet événement scandaleux.

EUGÈNE.

Vous ne me persuaderez pas qu'elle se soit enfuie seule en aventurière...

M. D'ORLANGE.

Je ne sais ni pourquoi ni comment elle s'est évadée; mais ce dont j'ai la certitude, c'est qu'on l'a enlevée de force ou de gré, cette nuit même. La fenêtre par laquelle cette malheureuse a passé, est encore ouverte, et l'échelle d'escalade est encore au pied de la tourelle. Tes propres yeux retrouveront les indices de son enlèvement involontaire, ou coupable.

EUGÈNE.

Quoi! vous ne devinez pas quel est l'auteur de ce rapt? Eh bien, moi je gage que ce D'Herté lui seul est son criminel ravisseur... Son déguisement, sa sortie nocturne, la rencontre que j'ai faite de cet intrigant dans le bois, tout le prouve, oui tout s'explique... deviez-vous l'arracher à ma colère?... Ah! si je l'atteins de nouveau, une charge de plomb, bien dirigée, m'en fera justice.., et la fugitive, oh! je la poursuivrai comme un daim; je cours à sa piste.

M. D'ORLANGE.

Modère-toi. Mes soins ont envoyé à sa recherche; ma vigilance n'a rien négligé : ton rival, qui ne mérite pas le duel dont tu l'honorais, est remis en mains sûres. L'Étrille et Pierrefeu le garderont jusqu'à nouvel interrogatoire. Mais, mon fils, point d'éclat sur cette affaire : il faut de la réserve pour sa réputation, pour son propre honneur... ainsi, chut! Contiens-toi, tais-toi, si tu le peux.

EUGÈNE.

J'étouffe, je suffoque...

M. D'ORLANGE.

Du courage, mon fils! la duchesse vient à nous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Bonjour, marquis : grand'merci, monsieur le chevalier, vous m'avez fait, ce matin, le sacrifice de vos heures de chasse...

M. D'ORLANGE.

Madame, en voici l'offrande sur ma table.

LA DUCHESSE.

Suis-je donc la seule matinale au déjeuner? Où sont vos demoiselles? où sont donc mes jolies amies?

EUGÈNE.

Hélas! vous n'en verrez paraître qu'une.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi pas toutes les deux? Quelle émotion altère votre voix, Monsieur?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Vous devez, madame, deviner ou savoir mieux que nous la vraie cause de l'absence de Séraphine.

LA DUCHESSE.

Séraphine! que signifie ce langage? Qu'est-il arrivé à votre pupille? La dure explication de tantôt l'aurait-elle si vivement affectée qu'elle en soit malade?

EUGÈNE, *brusquement.*

Non, non, madame, on doit être en pleine santé quand

on fuit la maison de ses parens sans même en faire ouvrir les portes, quand on se fait enlever au beau milieu d'une nuit orageuse.

LA DUCHESSE.

Enlever!... *(au marquis)* expliquez-moi, monsieur, le mystère des discours de votre fils, ou je le croirais l'écho d'une étrange imposture.

M. D'ORLANGE.

L'explication est courte et simple, madame; le fait n'est que trop vrai : mademoiselle d'Elmance a disparu.

LA DUCHESSE.

Avec qui? Comment?

M. D'ORLANGE.

Comment? mon fils vous l'a dit. Avec qui? je l'ignore.

LA DUCHESSE.

Vous l'ignorez!... C'est un mensonge sans doute; serait-ce une calomnie, inventée pour la séquestrer dans un couvent et l'y enterrer vive?

(M. d'Orlange frémit.)

EUGÈNE, *d'un ton animé.*

Madame, l'outrage que vous nous faites m'autorise à vous demander à mon tour si le rapt de Séraphine ne serait pas l'ouvrage de ce neveu si vanté, à qui vous étiez si empressée de l'unir. Ne semble-t-il pas étrange qu'en effet le crime soit commis dans notre maison dès la première nuit que vous y logez?

LA DUCHESSE *(à part)*.

Mon imprudent neveu aurait-il été capable?...

M. D'ORLANGE.

Ce reproche vous trouble un peu, madame; et nos soupçons sur le compte de M. d'Herté...

LA DUCHESSE (*inquiète*).

Quelqu'un l'aurait-il aperçu dans ces lieux? L'a-t-on rencontré aux alentours? Quel motif vous fait présumer que d'Herté se soit rendu coupable de manquer tellement à son devoir et au respect qu'il a toujours montré pour mademoiselle d'Elmance?

EUGÈNE.

N'affectez plus, madame, de ne rien savoir: j'ai vu de près M. d'Herté; et si mon père ne se fût jeté entre nous!...

LA DUCHESSE.

Dieu! que m'apprenez-vous?... Oh! quel délire!... Mais, monsieur, je frémis de vous interroger... L'auriez-vous blessé?...

EUGÈNE.

Calmez-vous, madame; notre combat interrompu n'a pu satisfaire ni l'un ni l'autre: c'est à recommencer. Mais toutes ces discussions n'éclaircissent rien.... Cherchons-la partout....

LA DUCHESSE.

Il a raison: ne tardons pas; courons vite aux informations....

M. D'ORLANGE.

Calmez-vous sur ce point. J'ai déjà pris les mesures nécessaires; on est à sa poursuite. Gardons-nous tous d'ébruiter publiquement une déplorable aventure qui souillerait le nom de cette infortunée. C'est dans son propre intérêt que j'implore le silence.

(*Julien entre, et pose des bouteilles sur la table.*)

SCENE X.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN.

Monsieur d'Orlange est servi.

M. D'ORLANGE.

Faites venir ma fille.

JULIEN.

Et aussi mam'selle Séraphine, je pense.

EUGÈNE (*avec une forte émotion*).

Oui; va, cherche-la, trouve-la, ramène-la, si tu peux.

JULIEN.

Quoi, monsieur, vous pleurez! Auriez-vous vu comme moi ce qui s'est passé cette nuit?

LA DUCHESSE.

Parle, parle, mon cher Julien! dis-nous ce que tu as vu; dis-nous ce que tu sais de Séraphine.

JULIEN.

Oh! que je le voudrais bien! mais, mais, j'ai juré de me taire.

M. D'ORLANGE, *effrayé*.

Eh, madame! laissez ce pauvre visionnaire. Ce n'est pas de lui que nous tirerons la vérité.

JULIEN.

Visionnaire! Je n'ai que trop vu le peu que j'ai vu.

M. D'ORLANGE.

Cesse ton verbiage, rêveur que tu es.

JULIEN, *avec une véhémence involontaire.*

Êtes-vous aussi sous la puissance du diable, que vous veuilliez m'empêcher de parler? mais, on m'interroge sur mam'selle Séraphine madame s'alarme pour elle, monsieur pleure pour elle; c'est trop de lâcheté que de ne pas tout dire : oui, je parlerai. Apprenez donc qu'à l'heure où rodent les ames des défunts, deux figures blanches, tenant chacune un flambeau, se sont promenées le long de la galerie. Les ayant aperçues très-distinctement, je me suis hasardé à passer dans le parc, afin de suivre de l'œil à travers les vitraux la marche de ces deux fantômes. A peine étais-je dehors....

M. D'ORLANGE.

Finira-t-il? Ne jugez-vous pas qu'il extravague?

EUGÈNE.

Achève, achève....

LA DUCHESSE.

Ne l'interrogez point : continue, poursuis; à peine étais-tu dehors?....

JULIEN.

Dieu sauveur! J'ai vu, oui deux esprits qu'éclairaient d'en haut des lueurs jaunâtres, tenir mam'selle qui se débattait sous des linceuls blancs, et l'enlever dans l'air... Tout aussitôt est parti d'en-bas un chiiiiit! Les clartés se sont éteintes, et un grand coup de tonnerre m'a renversé, oui, renversé, la face contre terre. Le démon noir que j'avais vu en bas m'a rejeté dans l'intérieur presque à demi-mort.

LA DUCHESSE.

Reconnaîtrais-tu les traits, les costumes de ces êtres que tu désignes?

M. D'ORLANGE *épouvanté, à part.*

Va-t-il me signaler?

LA DUCHESSE.

Réponds.

EUGÈNE.

Et celui qui te tenait, le désignerais-tu? N'as-tu pas eu le temps de voir si sa taille était haute ou petite, mince ou épaisse?...

JULIEN *regardant le marquis.*

A peu près... celle de monsieur.... mais non..... plus élevée, je crois; oh, oui! gigantesque.

M. D'ORLANGE *se rassurant.*

L'idiot ne sait ce qu'il dit, et de si ridicules rapports...

LA DUCHESSE.

Quelle que soit sa façon d'interpréter son aventure, elle ne nous confirme que trop l'enlèvement de votre pupille; le déguisement du ravisseur et de ses gens aura trompé Julien sur les circonstances que sa frayeur dénature encore.

EUGÈNE.

Ah, ciel! la perte de ma chère cousine n'en est pas moins positivement avérée. J'ignore pourtant si la séduction ou la violence nous l'a ravie.

M. D'ORLANGE.

C'est assez. Julien, je t'ordonne la plus exacte discrétion. Taisons-nous, de grâce, devant les domestiques. On sonne le déjeuner : ma fille Emma ne tardera pas à

descendre. (*Les laquais viennent servir.*) Asseyons-nous. (*tous se mettent à table.*) Madame, que vous offrirai-je ?

LA DUCHESSE.

Des fruits.

SCENE XI.

LES MÊMES ; JULIEN, *devançant les villageois.*

JULIEN *à monsieur d'Orlange.*

Monsieur, toutes les familles du hameau viennent apporter des bouquets à madame la duchesse : leur dirai-je d'avancer ?

M. D'ORLANGE *à part.*

Quel surcroît de trouble pour moi que cette cohue ! (*haut.*) Qui donc a donné l'ordre d'amener le village entier ?

JULIEN.

C'est mam'selle Emma qui a voulu causer cette surprise agréable à madame.

M. D'ORLANGE.

Introduis-les donc, et fais descendre ma fille. (*aux paysans et paysannes.*) Soyez les bien venus, mes enfans ! votre présence et vos fleurs seront bien accueillies de nous tous. (*A son fils.*) Quoi ! d'Orlange, tu ne touches pas à ce tribut que ton adresse a levé dans nos bois ?

EUGÈNE.

Non, je ne puis manger..... à boire.... versez-moi plus d'eau que de vin.....

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; SÉRAPHINE. *(Elle entre timidement, et se place, sans se faire remarquer, à la table du déjeuner.)*

SÉRAPHINE *en s'asseyant.*

Où donc est Emma ?

M. D'ORLANGE *se levant à sa vue.*

Ensemble.

Que vois-je ? elle !.... grand Dieu !

LA DUCHESSE *se levant.*

Juste ciel !

EUGÈNE *se levant.*

Séraphine !

JULIEN *reculant de surprise.*

Mam'selle !

SÉRAPHINE *étonnée et se levant avec lenteur.*

D'où vient la surprise extrême que vous cause à tous ma vue ? qu'a donc ma présence de si extraordinaire, pour exciter l'émotion de joie qui se peint sur vos fronts, et l'épouvante qui fait pâlir celui de mon oncle ?

M. D'ORLANGE *à part.*

Par quel miracle reparaît-elle encore debout à mes yeux ! la vengeance divine l'a-t-elle fait sortir de la terre pour me confondre ?

LA DUCHESSE.

Amie, tu nous es donc rendue !

EUGÈNE.

O cousine ! je me désolais de votre absence.

SÉRAPHINE *à M. D'Orlange.*

Vous seul, monsieur, vous frémissez de terreur à mon aspect !...

M. D'ORLANGE *balbutiant.*

De quoi frémirais-je ?...

LA DUCHESSE.

Sans doute, monsieur, d'avoir calomnié son innocence par le récit trompeur d'un enlèvement dont vous soupçonniez qu'elle était complice encore plus que victime. Son retour vous dément et la justifie.

SÉRAPHINE.

Quoi ! de quel enlèvement parlez-vous ?

EUGÈNE.

Parbleu, ma cousine, du vôtre, dont Julien cette nuit fut lui-même le témoin, et que sa niaiserie nous racontait en l'embellissant de circonstances imaginaires.

JULIEN.

Ah, très-véritables. J'ai vu mam'selle, à minuit, enlevée par des monstres, tout aussi clairement que je vois ce matin qu'elle leur est échappée.

SÉRAPHINE.

Vos paroles inexplicables, et surtout la consternation des traits de monsieur... je ne sais... tout ici me glace... Et ma cousine... où donc est ma cousine ?... elle m'avait enfermée : on vient à l'instant de rouvrir ma porte

et je n'ai pu, malgré mon impatiente inquiétude, sortir plutôt, ni aller chercher Emma dans le pavillon.

M. D'ORLANGE.

Emma ! qu'entends-je ?... ma fille n'y était pas...

SÉRAPHINE.

Seule je devais y coucher; mais de folles craintes m'ayant assaillie, sa bonté m'a cédé sa place, et nous avons l'une et l'autre changé d'appartemens.

M. D'ORLANGE.

Ma fille est morte ! (*tous les assistans jettent un cri.*)

SÉRAPHINE.

Ah, ciel !... mon Emma ! ma pauvre Emma !

LE CHEVALIER.

Ma sœur ? qu'avez-vous dit ?... c'est donc ma sœur qui est enlevée ?

LA DUCHESSE, *impétueusement.*

Morte ! s'est-il écrié, morte... et comment le sait-il ? ô lumière horrible ! Le logement où votre sœur est montée, il le réservait à votre cousine... La mort de sa pupille était donc préparée, jurée... monsieur ! monsieur !... n'avez-vous pas prononcé ces terribles mots ? ma fille est morte... Sur quels indices le présagiez-vous ? quels assassins désignez-vous ?

SÉRAPHINE.

O bon Dieu !... Tu ne me croyais pas, Emma ! Ces deux hommes derrière les cyprès... sous l'ombre la plus noire ... Ce creux dans le sable qu'ils élargissaient...

LA DUCHESSE.

Ah ! ils l'ont assassinée... c'est là qu'ils l'ont ensevelie !...

SÉRAPHINE.

Ces objets me sont présens... Je m'en souviens, je les réunis à l'idée du meurtre dont j'entrevoyais l'horreur... Ce sont eux qui m'ont fait fuir ma chambre et courir toute émue chez Emma... Dieu ! bon Dieu ! que n'y suis-je restée pour y mourir ! Venez à son dernier lit... je vous l'indiquerai...

LA DUCHESSE.

Suivez-moi. Que son père nous suive... Il reverra là, sa fille morte.

M. D'ORLANGE, *désespéré et hors de lui.*

Revoir ma fille, mon innocente fille ! Etes-vous tous assez barbares pour condamner un père, fût-il le plus criminel des hommes, à subir le spectacle de l'exhumation de son enfant ? Mes entrailles se soulèvent à cette seule idée... Ma pauvre fille n'est plus, et c'est moi qui l'ai privée de la vie ! Moi, moi, dont les ordres l'ont fait inhumer, peut-être vivante !...

TOUS.

Vivante !...

M. D'ORLANGE.

Ce n'était pas elle que ma barbarie voulait cacher à la lumière. C'était ma pupille !... J'ai commis deux détestables crimes en un seul ; j'ai tué ma propre fille et ta sœur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EMMA, LE COMTE D'HERTÉ
(en uniforme militaire.)

(*La porte du fond s'ouvre, Emma paraît, pâle et les cheveux tombans sur ses épaules et sur son col.*)

TOUS.

Emma ! ciel, ô ciel !

JULIEN, *avec effroi.*

Miséricorde !... Elle revient !

M. D'ORLANGE, *épouvanté.*

Se peut-il ? Quoi, tu t'es levée du sépulcre !... Tu viens m'ouvrir l'enfer... J'y vais... Mais est-ce à toi de m'y conduire ?....

D'HERTÉ, *au chevalier en lui amenant Emma.*

C'est en vos bras, monsieur, que le ciel m'accorde la grâce de remettre votre sœur.

SÉRAPHINE.

Ah ! bonne Emma !

EMMA, *à son père.*

Ce n'est plus à vous que je dois le jour... Vous me l'aviez ôté.

M. D'ORLANGE.

Ma fille !...

LA DUCHESSE.

Fuis, malheureux, fuis ces deux victimes de ta rage ! ce sont des spectres pour toi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PIERREFEU, *entrant tout-à-coup, suivi par des gardes champêtres.*

JACQUES PIERREFEU, *impétueusement.*

Revoyez l'homme que vous aviez chargé de la faire périr. (*aux assistans*). La miséricorde du ciel a voulu sauver la personne qu'il nous avait commandé d'ensevelir... A l'instant où nous la déposions, en frémissant, sur la terre, ses efforts pour nous échapper ont soulevé le mouchoir qui masquait son visage..... Quel étonnement soudain ! au lieu de la pupille qu'avait cru nous livrer ce barbare tuteur, nous reconnaissons sa fille..... Nos cœurs s'émeuvent à ses sanglots, à la vue de ses traits... Tout-à-coup je prends la résolution de la mettre en sûreté dans ma chaumière, et d'en écarter ce monstre, en lui portant la fausse nouvelle de l'exécution de son forfait. Bientôt je rencontre le colonel d'Herté, qui nous promet de faire alléger notre peine, pour prix du salut de la victime, que j'abandonne à sa protection courageuse.

M. D'ORLANGE.

Quel bandeau de feu brûle mon front!.... Je ne vois plus rien...., je me meurs..... (*Il tombe mort*).

(*Sa fille Emma pousse un cri, et s'évanouit dans les bras de la duchesse*).

EUGÈNE.

O déshonneur sur nous !

LA DUCHESSE.

Le déshonneur ne pèse que sur le coupable.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTICE.

Cet ouvrage originairement composé pour le théâtre sur lequel il a paru, avait été désiré et favorablement accueilli sous le titre de DRAME, par le comité de *la Comédie française*; la distribution des rôles en était acceptée par les principaux chefs d'emploi de notre premier théâtre; mais considérant que le fond du sujet, sa noirceur Shakespirienne, et ses moyens de pleine exécution, ne s'accordaient pas avec le genre élevé et restreint des pièces qu'on y doit représenter, et dont j'ai professé moi-même les leçons sévères, j'ai cru devoir rendre *les deux Filles Spectres* à leur destination primitive.

Me convenait-il d'écarter de ses règles spéciales l'ancien Théâtre Français qui a toujours réclamé avec trop de jalousie le privilège exclusif d'exploiter la haute littérature dramatique; c'est-à-dire la tragédie et la comédie pures : il ne s'en détourne jamais qu'au préjudice des lois du goût. Autant ce qu'il a de supérieur peut éclater par elle, autant il risque de se montrer inférieur en rivalisant avec les théâtres secondaires, quand il s'aventure sur le domaine empiété du MÉLODRAME. Mon respect des bienséances locales m'imposait le devoir de le

garantir même d'un succès dont l'exemple eût été nuisible et que les rigoristes eussent trouvé scandaleux pour lui comme pour moi.

Néanmoins, j'avouerai qu'estimant tous les genres scéniques imaginables, pourvu qu'ils soient à leur place, et que ne portant pas révérence aux aristocraties de coulisses, je n'ai pas plus hésité à me soumettre au public naturel des boulevards qu'à celui des autres quartiers de la ville. L'événement ne m'a pas fait repentir de ma résolution définitive.

On ne s'étonnera donc point des témoignages de gratitude sincère que j'adresse ici à monsieur le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, ainsi qu'aux artistes dont les soins ont concouru à la mise en scène, à la musique et aux décors de mon Mélodrame. Le zèle et les talens des acteurs et des jolies comédiennes qui jouent la pièce, ont si heureusement triomphé des cabales dont la malignité m'épie en toutes mes entreprises, qu'ils ont assuré la réussité de ce nouvel essai, dans un genre que je me suis efforcé d'améliorer en mêlant le dessin des physionomies et des caractères à la vigueur de l'action, et en excitant la plus forte terreur sans recourir à l'absurde, à l'invraisemblable et à l'affranchissement des unités régulières.